

# choisir

revue culturelle  
n° 676 – avril 2016

## Afrique, un statut ambigu

Cinéma  
Il est une foi

Spiritualité  
Grâce et signes



## *La grâce de Te rencontrer...*

*Te rencontrer, Seigneur,  
ce n'est pas le résultat d'un raisonnement,  
c'est l'éclair de Ta présence en moi,  
Présence immédiate, Présence silencieuse,  
Présence bouleversante,  
car elle enveloppe tout mon être.*

*Quand je me fais très silencieux,  
je sens que je vis, je sens mon être en moi,  
et à travers cette conscience de mon être,  
je Te rencontre, Toi,  
mon Seigneur et mon Dieu.*

*Seigneur, je voudrais Te demander  
la grâce de savoir prier.  
De Te prier longuement, intensément.  
Et c'est pourquoi, je me tiens ici devant Toi,  
pour que Ton regard repose sur moi.*

*Je suis simplement là  
pour que Ton Esprit prie en moi.  
Je veux me tenir en silence devant Toi  
et arriver à ne rien dire  
mais simplement à être  
devant Toi sous Ton regard.  
Amen !*

**Père Sébastien O. Praem**



# choisir

n° 676 - avril 2016

Revue culturelle jésuite fondée en 1959

## Adresse

rue Jacques-Dalphin 18  
1227 Carouge (Genève)

## Administration et abonnements

Geneviève Rosset-Joye  
tél. 022 827 46 76  
administration@choisir.ch

## Direction

Pierre Emonet sj

## Rédaction

Lucienne Bittar, rédactrice en chef  
Céline Fossati, journaliste  
Stjepan Kusar, théologien  
tél. 022 827 46 75  
fax 022 827 46 70  
redaction@choisir.ch

## Conseil de rédaction

Louis Christiaens sj  
Bruno Fuglistaller sj  
Joseph Hug sj  
Jean-Bernard Livio sj  
Etienne Perrot sj  
Luc Ruedin sj

## Mise en page et imprimerie

Imprimerie Fiorina  
rue du Scex 34 • 1950 Sion  
tél. 027 322 14 60

## Cedofor

Stjepan Kusar

## Abonnements

1 an : FS 95.–  
Etudiants, apprentis, AVS, AI : FS 65.–  
CCP : 14-379280-5  
Pour l'étranger : FS 100.–  
par avion : FS 105.–  
Prix au numéro : FS 9.–

choisir = ISSN 0009-4994

[www.choisir.ch](http://www.choisir.ch) / [www.jesuites.ch](http://www.jesuites.ch)

## Illustrations

Couverture : © Philippe Lissac / Godong  
p. 7 : © AlienCat/Fotolia  
p. 28 : © Robert Bresson  
p. 30 : © Théâtre de Vidy  
p. 32 : © Mercedes Riedy  
p. 34 : © Photo : Kurt Wyss, Bâle / Archives  
Fondation Dubuffet, Paris

Les titres et intertitres sont de la rédaction

# sommaire

<b>Editorial</b>	<b>2</b>
Des héros <i>par Lucienne Bittar</i>	
<b>Spiritualité</b>	<b>8</b>
Expériences de résurrection <i>par Bruno Fuglistaller</i>	
<b>Bible</b>	<b>9</b>
Signes et foi. Le don sans relâche de la Vie <i>par Roselyne Dupont-Roc</i>	
<b>Théologie</b>	<b>13</b>
Résistance <i>par Michel Segatagara Kamanzi</i>	
<b>Histoire</b>	<b>14</b>
L'Afrique ignorée. Une histoire sous-étudiée <i>par Catherine Coquery-Vidrovitch</i>	
<b>Economie</b>	<b>18</b>
Les affaires d'abord ! <i>par Benoît Orval</i>	
<b>Politique</b>	<b>24</b>
Iran, stabilité d'un système. Une interview de Mohammad-Reza Djalili <i>par Lucienne Bittar</i>	
<b>Cinéma</b>	<b>28</b>
Il est une foi <i>par Patrick Bittar</i>	
<b>Théâtre</b>	<b>30</b>
Drames, grands et petits <i>par Valérie Bory</i>	
<b>Expositions</b>	<b>33</b>
Jean Dubuffet. Suisse d'adoption <i>par Geneviève Nevejan</i>	
<b>Lettres</b>	<b>36</b>
Une littérature impure <i>par Gérard Joulé</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>39</b>
De la poésie théâtre <i>par Lars Klawonn</i>	
<b>Livres ouverts</b>	<b>40</b>
Le voile découvert <i>par Anna Spillmann</i>	
<b>Chronique</b>	<b>44</b>
Cuba, centre du monde <i>par Eugène</i>	

# Des héros

*La 31<sup>e</sup> session du Conseil des droits de l'homme des Nations Unies s'est clôturée à Genève le 24 mars dernier. Le fonctionnement du Conseil est souvent - et légitimement - critiqué. Cependant il ne faut pas perdre de vue le travail d'enquête gigantesque sur lequel ces sessions reposent. Les comptes rendus des rapporteurs spéciaux se basent sur les expertises d'organisations non gouvernementales engagées dans la défense des droits humains, sur les investigations de journalistes, les témoignages de victimes et des réseaux citoyens d'entraide. Ces milliers d'enquêteurs de par le monde s'impliquent sans relâche, en prenant des risques énormes, parfois même au péril de leur vie. Ils notifient les exactions commises, identifient leurs auteurs et leurs victimes, récoltent des preuves.*

*Plus impressionnant encore, ils ne se « contentent » pas de dénoncer les atteintes aux droits humains : ils dénouent sur le terrain des situations intolérables et sauvent des vies. Ces activistes sont de vrais héros, dont il faut saluer le courage. C'est ce qu'a magistralement démontré la dernière session du Festival du film et forum international sur les droits humains (FIFDH, Genève, du 4-13 mars). Y assister en tant que spectateur, c'est, inévitablement, avoir envie à un moment ou un autre de détourner le regard, et se demander « pourquoi s'infliger cela ? ». Par égard pour ceux qui ont vécu dans leur chair la barbarie et qui témoignent, par respect pour ceux qui ont réalisé ces documentaires dans des contextes dangereux, par admiration pour ceux qui s'engagent pour sauver des vies. Et parce que chacun peut, une fois informé, devenir à son tour un lanceur d'alertes. Le FIFDH, en effet, a ceci de profondément constructif qu'il éduque<sup>1</sup> et apporte des réponses au sentiment d'impuissance.*

*La plupart des œuvres présentées et des débats l'ont démontré : face au Mal, dont l'imagination paraît sans limites, le Bien agit. A l'internationalisation des circuits mafieux (gouvernementaux ou pas) et terroristes, répond une mondialisation de la résistance. Comme le dit dans ce numéro Benoît Orval : « Lorsque des militants ou des journalistes mettent au jour des affaires, ils participent à la délégitimation de régimes despotiques et contribuent, modestement mais chaque fois un peu plus, à assécher les circuits de prédation dont ces derniers ont impérativement besoin pour se maintenir au pouvoir. »<sup>2</sup> Le documen-*

*taire Escape from Isis, projeté lors du FIFDH, informe sur les milliers de femmes et enfants yézidis enlevés en Irak par les forces de Daech, chosifiés et réduits à l'état d'esclaves sexuels ; mais aussi sur l'admirable travail de Khaleel Al-Dakhi, avocat originaire de Sinjar, membre d'un réseau souterrain qui a infiltré Daech pour sauver quelques-unes de ces femmes. Le reportage suisse Non assistance dénonce, pour sa part, le déficit des réponses des Etats face aux centaines de milliers de personnes qui tentent de trouver refuge en Europe en traversant la Méditerranée ; mais il montre aussi comment des bénévoles s'engagent, avec détermination et humanité, pour pallier ce manque.*

*Pour paraphraser le psychanalyste Daniel Strassberg,<sup>3</sup> il n'y aurait pas d'activisme politique sans une forme de transgression. Se révolter et lutter contre une force supérieure qui paraît insurmontable, c'est vivre le récit de David contre Goliath, c'est s'affirmer dans sa dignité d'individu et refuser de rester une victime. Pour un chrétien, cette résistance au Mal, à la baine, prend encore un autre visage, celui de la prière. A Bangui, en novembre passé, le pape François invitait les jeunes à prier, pour résister, pour ne pas haïr.<sup>4</sup> Pour aimer. A l'image de cet Erythréen suivi dans Voyage en barbarie, qui, comme bien d'autres, a voulu fuir la dictature de son pays, a été enlevé et s'est retrouvé au Sinaï dans un camp de torture inhumain. Libéré par un commando, on le voit parcourir les rues du Caire à la recherche d'un compagnon de détention, qui s'est « perdu » en cours de route en acceptant de devenir tortionnaire pour échapper à la torture ; rongé par la honte, il veut mettre fin à sa vie. « Mais nous en aurions tous fait autant si nous avions pu ! » dit en substance son ami qui le cherche. Ou qui sommes-nous pour juger... Cette forme d'engagement pour la paix, le plus souvent discrète, demande, elle aussi, un énorme courage.*

**Lucienne Bittar**



- 1 • Le festival d'ailleurs contribue au Programme mondial en faveur de l'éducation aux droits de l'homme, avec un programme pédagogique à l'intention des élèves genevois.
- 2 • Voir **Benoit Orval**, *Les affaires d'abord*, aux pp. 18-23 de ce numéro.
- 3 • « Le bénévolat, une transgression », in *choisir* n° 623, novembre 2011, pp. 21-24. A lire sur [www.choisir.ch](http://www.choisir.ch).
- 4 • Voir **Michel Segatara Kamanzi**, *Résistance*, à la p. 13 de ce numéro.

---

■ Info

---

## Jumelage Lourdes et Bethléem

La municipalité de Bethléem, en Palestine, et celle de la cité mariale de Lourdes, en France, ont signé une convention de jumelage le 2 mars 2016. Le partenariat porte notamment sur la formation aux métiers du tourisme et la commercialisation de l'artisanat palestinien au profit des chrétiens locaux. La maire de Lourdes, Josette Bourdeu, a souligné l'importance symbolique et humaine de ce jumelage, qui ne se situe pas uniquement dans une logique de développement touristique, mais également d'entraide, de soutien et de solidarité avec une population qui souffre. Se souvenant avec émotion de son premier séjour dans la cité mariale française, Mgr William Shomali, vicaire patriarcal à Jérusalem et en Palestine, a déclaré pour sa part : « Sans les pèlerinages, Bethléem serait un petit village oublié et Lourdes aussi. » (*cath.ch-apic/réd.*)

---

■ Info

---

## Pape François, trois ans de pontificat

Plus de 800 discours ou homélies, 382 messes à la Maison Sainte-Marthe, 124 audiences générales et 12 voyages hors d'Italie : élu le 13 mars 2013, le pape François n'a pas ménagé ses forces.

Média numérique proche du Vatican, // *Sismografo* ([ilsismografo.blogspot.ch](http://ilsismografo.blogspot.ch)) propose un bilan chiffré des 1000 jours du pontificat. On y apprend que le pape a déjà récité à 168 reprises la prière mariale de l'Angélus en public (à Rome ou ailleurs), qu'il a parcouru plus de

152 000 kilomètres en avion, soit près de quatre fois le tour de la Terre. Il a aussi publié deux encycliques, *Lumen Fidei* et *Laudato Si'*, une exhortation apostolique, *Evangelii Gaudium*, quinze Constitutions apostoliques, plus de cent lettres, vingt-neuf lettres apostoliques, neuf *Motu proprio* (qui signifie « de son propre chef ») et une vingtaine de prières. (*cath.ch-apic/réd.*)

---

■ Info

---

## Un monde plus catholique

Selon l'Annuaire pontifical 2016 et l'Annuaire des statistiques de l'Eglise 2014, entre 2005 et 2014 le nombre des catholiques baptisés a augmenté à un rythme qui dépasse celui de la population mondiale (+ 14,1 % contre + 10,8 %). Leurs auteurs évoquent une Eglise dynamique, dans un monde en mutation.

En 2014, le monde comptait 1272 millions de catholiques, soit 157 millions de plus qu'en 2005. Quelque 23 % d'entre eux vivent en Europe, le continent le moins dynamique du point de vue du catholicisme ; les baptisés catholiques constituent environ 40 % de la population européenne. Le continent africain, lui, est de loin le plus dynamique : le rythme de croissance des baptisés catholiques dépasse 40 %, alors que celui de la population africaine est de 23,8 %. L'Amérique, pour sa part, enregistre un léger fléchissement, mais continue d'accueillir près de la moitié des catholiques baptisés. Toujours entre 2005 et 2014, le nombre des évêques a augmenté globalement de 8,2 %, notamment en Asie, même si l'Amérique et l'Europe continuent d'en concentrer le plus grand nombre. En Afrique, le nombre des prêtres, diocés-

sains ou religieux, a augmenté de 32,6 % entre 2005 et 2014, alors qu'il a chuté en Europe de plus de 8 %.

Constatation générale : l'Europe perd petit à petit son rôle central, son clergé est âgé et affaibli. Par ailleurs, la vivacité du diaconat permanent semble exprimer des choix nouveaux et différents dans l'exercice de la diffusion de la foi. (*Radio Vatican/réd.*)

---

■ Info

### Liberté religieuse en Suisse

Les tentatives de restriction des libertés religieuses dans notre pays sont soumises aux examens rigoureux des autorités cantonales, comme l'ont montré en mars deux décisions politico-juridiques.

L'initiative de l'UDC contre le Centre islam et société de Fribourg passe à la trappe. En début d'année, le Conseil d'Etat fribourgeois avait recommandé au Grand Conseil d'invalider ce texte « discriminatoire et contraire à la Constitution fédérale ». C'est chose faite. La nullité de l'initiative a été déclarée le 18 mars dernier.

Le Grand Conseil vaudois, pour sa part, a classé une pétition du parti des Démocrates suisses qui s'oppose à la reconnaissance de l'islam en tant que communauté religieuse d'intérêt public. Les musulmans vaudois, d'ailleurs, n'ont pas encore demandé une telle reconnaissance. Le Conseil d'Etat du canton de Vaud rappelle que le Grand Conseil sera informé de toute demande officielle, comme le stipule la loi. Car « c'est son autorité qui devra en dernière instance statuer sur la reconnaissance ou non d'une communauté requérante ». (*cath.ch-apic/réd.*)

---

■ Info

### L'Ethiopie meurt de soif

L'Ethiopie est le deuxième pays le plus peuplé d'Afrique et l'un des plus pauvres du monde. Plus de 400 000 enfants y souffrent de malnutrition sévère. La sécheresse s'étant grandement aggravée, il est aussi prévu que, d'ici la fin avril, certaines zones du pays demeurent définitivement sans eau. Sur 100 millions d'habitants, près de 2 millions se trouvent actuellement privés d'accès à l'eau potable et plus de 10 millions ont un urgent besoin de kits de survie de base (eau, denrées alimentaires, produits pour les semences et pour le bétail).

« En dix ans de présence en tant que missionnaire en Ethiopie, c'est la première fois que je vois le pays mourir de soif », témoigne le Père Christopher Hartley. « Suite à la sécheresse, de nombreuses luttes tribales ont lieu en vue de l'accès aux rares sources d'eau restantes pour les hommes et le bétail, alors que les récoltes disparaissent de manière irréversible, transformant ce vaste paysage en un immense désert. »

(*fides/réd.*)

---

■ Info

### Chine Colère tibétaine

Le régime chinois, qui cherche à s'assurer le contrôle des religions en Chine, ne cesse d'affirmer son droit à choisir le leader religieux du bouddhisme tibétain. Il a une nouvelle fois provoqué la colère des Tibétains en voulant nommer le prochain dalaï-lama. « Ce serait comme si Fidel Castro choisissait le prochain pape ! »

a ironisé le Premier ministre des Tibétains en exil, Lobsang Sangay. Leader politique des Tibétains en exil depuis que le dalaï-lama a renoncé à ce rôle en 2011, Lobsang Sangay a dénoncé l'ingérence du pouvoir chinois dans le processus de réincarnation, devant l'organisation non gouvernementale *Freedom House*, à Washington D.C., le 11 février dernier. « La situation au Tibet reste sombre, entre oppression et répression, et sans espoir d'une quelconque amélioration dans un futur proche », a-t-il regretté. Quant à Tenzin Gyatso, le 14<sup>e</sup> dalaï-lama, il serait prêt renoncer à son pouvoir spirituel, c'est-à-dire à supprimer purement et simplement le dalaï-lama et son cycle de réincarnation, apprenait-on dans *Le Temps* du 11 mars. « Dans le monde extérieur, on pense que l'institution du dalaï-lama est très importante pour le bouddhisme tibétain. C'est faux ! La tradition bouddhiste au Tibet remonte au VIII<sup>e</sup> siècle. L'institution du dalaï-lama a été créée au XVI<sup>e</sup> siècle, une époque féodale. On peut aujourd'hui s'en passer. Nous vivons dans l'ère de la démocratie. Il faut changer de mentalité. » (*Aleteia*/réd.)

---

■ Info

### Chine bis Eglise censurée

Sur l'internet chinois, la censure exercée par le pouvoir sur l'Eglise catholique vise à empêcher les paroisses, les diocèses ou les membres de l'Eglise de se coordonner en réseau, ainsi qu'à l'isoler des influences étrangères, affirme l'hebdomadaire diocésain *Hongkong Sunday Examiner*. L'article rappelle que le gouvernement exerce un contrôle étroit sur tous les internau-

tes du pays. Ainsi 500 000 censeurs environ sont à l'affût en Chine de tout ce qui est considéré comme un flux d'informations dangereux. (*cath.ch-apic/EdA*/réd.)

---

■ Info

### Bangladesh

Début mars, la Cour suprême du Bangladesh a entamé des discussions sur la possibilité d'abolir le statut de religion d'Etat conféré à l'islam. La démarche a été lancée suite à une pétition d'intellectuels locaux, dans le but de réduire les violences perpétrées par les islamistes radicaux contre les minorités religieuses. Si certains considèrent que ce statut est légitime dans un pays à 90 % musulman, d'autres jugent que l'Etat devrait représenter tous les citoyens de façon égale. (*cath.ch-apic*/réd.)

---

■ Info

### France, vieilles tombes islamiques

La présence de musulmans dans le sud de la France, à Nîmes, entre 719 et 752, était jusqu'alors seulement attestée dans des textes anciens. Elle vient d'être confirmée par la découverte de tombes islamiques datant de cette époque. Ce sont les plus anciennes sépultures de ce type découvertes en France, a rapporté le 26 février 2016 le journal *La Croix*.

L'analyse ADN montre que les corps avaient des origines nord-africaines. Il pourrait s'agir de berbères enrôlés dans l'armée du califat omeyyade durant la conquête arabe en Afrique du Nord, au VIII<sup>e</sup> siècle. (*cath.ch-apic*/réd.)






---

 ■ Info
 

---

## La viande et l'Homme

Vous connaissez la chanson : « Nous sommes ce que nous mangeons. » Il semble que cela soit vrai. Un article paru sur le site du journal *Le Temps* relate les propos d'une étude publiée le 10 mars dans la revue *Nature*. Des paléontologues de l'Université de Harvard se sont penchés sur la façon dont l'*homo erectus* mastiquait ses aliments. D'après les auteurs de l'étude, « c'est l'introduction de viande crue dans son menu, couplée à l'utilisation d'outils pour faciliter la mastication, qui a satisfait les besoins énergétiques de cette espèce, lui permettant de développer d'autres caractéristiques physiques. »

« Comparé à un menu végétarien, la mastication d'un repas comprenant un tiers de viande tranchée nécessite une force musculaire de 20 % moins élevée », explique la scientifique Katherine Zink. Et son partenaire d'étude Daniel Lieberman d'enchaîner qu'en affranchissant l'homme d'une telle dépense énergétique, l'arrivée de la viande et des outils a permis l'émergence d'autres caractéristiques morphologiques, par exemple « un nez et une mâchoire moins prononcés, ce qui a modifié tout l'équilibre de la tête et a permis des déplacements plus rapides ». Evidemment, ce fait à lui seul n'a pas façonné

l'espèce humaine. « La cueillette, le langage et de nombreux autres facteurs y ont également contribué », relativise le chercheur. (réd.)

---

 ■ Info
 

---

## Tissus de 3000 ans

Le style vestimentaire des peuples de la Bible est enfin décrypté. Des fragments de tissu vieux de 3000 ans ont été mis à jour dans le désert du sud d'Israël. Le *Religion News Service* indique que ces fragments, remarquablement conservés (restes de vêtements, tentes, cordes, cordons et sacs), sont accompagnés de cuir et de graines datant de l'époque des rois bibliques David et Salomon. C'est la première découverte de tissus datant de cette époque.

Pour Erez Ben-Yosef, archéologue en chef de l'équipe de l'Université de Tel Aviv qui a effectué les fouilles dans les anciennes mines de cuivre de Timna (beaucoup pensent qu'elles se situent sur le site des mines du roi Salomon), ces tissus fournissent des informations nouvelles sur les Edomites, les descendants d'Esau, souvent en guerre contre Israël, qui exploitaient ces mines. « Les tissus de luxe habillaient les artisans hautement qualifiés et très respectés qui géraient les fours et étaient chargés de la fusion du cuivre, un processus très complexe. »

Selon Vanessa Workman, membre de l'équipe, la Bible hébraïque regorge de références aux tissus et à leur teinture : « Le bleu, le vert et le rouge, ce que le grand prêtre portait, les tabernacles. Les tissus en lin, en laine. » Cette découverte « corrobore » ce que disent les textes bibliques et « rend vivante la culture désertique de cette époque ». (*Aleteia*/réd.)

*Homme moderne et « homo erectus »*

# Expériences de résurrection

*Pendant le temps de Pâques, la liturgie met en évidence l'importance de la résurrection. Jour après jour, les textes témoignent du Christ ressuscité et vainqueur de la mort. Mais cet événement si fondamental de la foi chrétienne peut-il nous être accessible, à nous qui vivons 2000 ans après la résurrection ?*

*Les récits de l'Évangile montrent la victoire sur la mort. Ce qui est la fin de ce que nous connaissons dans notre expérience humaine n'est qu'une étape dans la vie du Christ. Mais saint Paul et l'Évangile nous disent que cela est vrai pour nous aussi. L'expérience définitive de la résurrection échappera certainement au champ de notre vécu actuel. Je suis toutefois convaincu que tout comme nous faisons sur terre l'apprentissage de pertes, de deuils, nous pouvons également vivre, aujourd'hui, dans notre vie d'hommes et de femmes, des victoires sur la mort.*

*J'aimerais évoquer une anecdote récente relatant une très petite expérience de résurrection. Je voulais proposer un temps de méditation à un groupe de jeunes. Observant leur attachement très fort au téléphone portable, je les ai invités, comme première étape, à un temps de méditation « après avoir déposé leur téléphone ». Une expérience de 30 minutes sans portable... Inutile de dire que l'idée a rencontré quelques résistances...*

*Cependant, curieusement, malgré l'agitation de certains, d'aucuns ont expérimenté une forme de victoire sur eux-mêmes et sur la technologie en découvrant que 30 minutes sans portable était chose possible. Le monde ne s'était pas écroulé ; l'expérience avait même quelque chose de libérateur. Le petit « sevrage » montrait combien la dépendance était forte. Le portable, instrument de liberté, était devenu bien plus qu'un appareil ; il se révélait être un véritable joug.*

*Chaque fois que nous parvenons à nous libérer des chaînes qui nous entravent - la pression du travail, la quête de la performance, le fait d'être toujours atteignable, etc. - nous faisons comme une petite expérience de résurrection. Une « perte » peut donc inviter à reconquérir un peu de liberté et de vie. Et face à tous nos asservissements, la relation à Dieu et aux autres peut nous permettre de progresser sur un chemin de liberté. Le Ressuscité témoigne que la mort n'a pas le dernier mot.*

**Bruno Fuglistaller sj**

# Signes et foi

## Le don sans relâche de la Vie

●●● **Roselyne Dupont-Roc**, Paris

professeure de grec biblique à l'Institut catholique de Paris

« Dieu qui m'a appelé par sa grâce » : c'est ainsi que Paul décrit l'expérience éblouissante qu'il a faite du Christ ressuscité (Ga 1,15). Ses successeurs feront de l'expression un signe de son apostolat : « selon la *grâce* qui m'a été donnée » (Ep 3,2 ; 1 Tm 1,14). Or ce terme *grâce* a été trop utilisé dans la liturgie et la phraséologie chrétiennes, notamment dans le débat instauré entre protestants et catholiques autour d'un salut « par pure grâce ». Aujourd'hui il est concurrencé par la *miséricorde*, largement proposée à tous, remise à l'honneur, élevée à une dignité proprement théologique. Nous aimerions nous pencher sur ce vocabulaire à travers deux types de texte différents, la narration évangélique de quelques actes de puissance de Jésus, et le récit par Paul de sa propre vocation.

### La tendresse de Dieu

Si l'œuvre de Dieu peut être appelée d'un bout à l'autre *œuvre de grâce*, selon le vocabulaire de Paul, elle reçoit

dans les évangiles le nom de *miséricorde*. A travers les paroles et les gestes de Jésus, ce que nous croyons connaître de Dieu s'éclaire d'un jour nouveau. A plusieurs reprises, en effet, un verbe très fort est appliqué à Jésus : « il fut pris aux entrailles ». <sup>1</sup> Le verbe est construit sur le nom *splagkhna*, les entrailles. Selon un tour très imagé en grec, le terme a pu servir dans la *Septante* à traduire le vocabulaire de la tendresse de Dieu. Car ce vocabulaire révèle bien des surprises.

Dieu, en effet, se présente lui-même comme « Dieu de tendresse et de pitié ». <sup>2</sup> En hébreu, le premier mot *RaHaMiM*, dans son acception la plus concrète, désigne la matrice, les organes féminins de la gestation. C'est ce mot qui a servi à dire l'incroyable tendresse maternelle de Dieu pour son peuple. Moins féministe, le monde grec traduit un peu autrement, mais l'image reste d'une audace stupéfiante ; elle dit une émotion physique violente, un bouleversement qui saisit tout l'être.

On découvre aujourd'hui à quel point la théologie a été oublieuse de ce vocabulaire et de ces images : on a gommé pendant des siècles une expression trop anthropomorphe, qui scandalisait une conception philosophique de l'Être incapable d'admettre que la tendresse et la miséricorde soient constitutives de l'être même de Dieu. <sup>3</sup>

*Qu'est-ce que les mots « grâce » et « miséricorde » représentent ? L'un et l'autre sont liés à une pratique humaine qui suppose conversion, pardon, réconciliation, mais qui évoque aussi le caractère inouï de l'intervention de Dieu dans nos vies. La réflexion qui suit part de la narration de miracles de Jésus et du récit de la vocation de Paul.*

1 • Généralement traduit « il fut pris de pitié » (TOB), ou encore « il fut saisi de compassion » (Nouvelle traduction liturgique).

2 • Ex 34,6 ; voir Ps 103,8 ; 145,8.

3 • On se rapporte au livre remarquable du cardinal **Walter Kasper**, *La miséricorde. Notion fondamentale de l'Évangile. Clé de la vie chrétienne*, Nouan-le-Fuzelier, Béatitudes 2015, 214 p.

C'est pourtant ainsi que Jésus révèle le Père. Les occurrences du verbe sont bien caractérisées : Jésus est pris aux entrailles devant des handicapés, des malades considérés comme impurs, lépreux, aveugles, exclus de la vie religieuse et sociale ; on le voit s'émouvoir devant la souffrance d'une veuve qui va enterrer son fils unique. Une confirmation vient de deux paraboles : celle du Samaritain, que l'état du blessé abandonné le long de la route prend aux entrailles, et celle du père du fils prodigue, lorsque l'enfant tant attendu revient.<sup>4</sup>

Ce qui bouleverse Jésus, c'est d'abord la souffrance physique et morale, la solitude et l'état d'abandon de certains êtres humains. Il se dresse contre tout ce qui abîme ou détruit les liens d'humanité. Et il n'est pas question d'abord de jugement moral, de faute ou de mal commis. Certes le fils prodigue est rentré en lui-même, mais il revient chez son père pour de bien mauvaises raisons ... qu'il n'a même pas le temps d'exposer ; le cœur du père précède tout repentir, dans un élan d'accueil aimant : « il fallait se réjouir », dira-t-il. Un autre emploi, le plus fréquemment attesté, est particulièrement éclairant : dans les trois évangiles synoptiques, on voit Jésus pris aux entrailles à la vue des foules, « car elles étaient lasses et épuisées, comme des brebis sans berger ».<sup>5</sup> Selon les évangélistes, l'explication est plus brève, ou plus prosaïque : ces foules n'ont rien à manger et ne peuvent repartir ainsi au risque de tomber en chemin. L'image est celle d'une grande pauvreté, d'une absence totale de garantie ou d'appui et d'une confiance absolue en celui qu'elles suivent.

## Le don des signes

L'expression « comme un troupeau sans berger » est reprise du livre des *Nombres* (Nb 27,17). Moïse demande à Dieu de lui donner un successeur qui conduise le peuple, pour qu'il ne se perde pas dans le désert « comme un troupeau sans berger ». Un peuple laissé à l'abandon, dans une sorte d'errance, ne sachant plus vers quel horizon se tourner ni à qui donner sa confiance, un peuple que ses leaders religieux ont abandonné, que les conflits politiques ont écrasé, et qui pourrait perdre l'espérance.

La tendresse de Jésus reflète celle d'un Dieu qui veut qu'aucune de ses créatures ne soit perdue, un Dieu qui veut donner à chacun sa place d'être unique et aimé, qui veut conduire l'humanité qu'il aime vers un lieu de bien-être et de liberté.

Tel est le sens des *actes de puissance* que Jésus accomplit. (Je traduis ainsi au plus près le mot *dunameis*, souvent et habituellement traduit par *miracle* : on y perd la saveur d'une puissance, *dunamis*, qui est souvent synonyme de *l'Esprit*, et donc l'image d'une force de vie qui remet dans l'axe du grand Souffle créateur.)

Jésus se penche sur celui qui est en déshérence, il le regarde, l'aime et le relève. Il rend à chacun sa dignité, puis il remet en marche et renvoie à la liberté. « Prends ton brancard et marche (Mc 2,9)... ta foi t'a sauvé » (Mc 5,34). Les mots résonnent comme des appels à une vie nouvelle. Dans le cas limite de la « résurrection » du fils de la veuve (Lc 7,11-17), Jésus, en relevant le jeune homme, donne clairement un signe de

4 • Mc 1,41 ; Mt 20,34 ; Lc 7,13 ; 10,33 et 15,20.

5 • Mt 9,36 ; 14,14 et 15,32 ; Mc 6,34 et 8,2.

ce qui l'attend : en lui, la vie sera arrachée à la mort, redonnée par Dieu en plénitude. En effet, la miséricorde qui se manifeste ainsi est celle du Dieu Père Créateur, qui ne cesse d'appeler à la vie.

Pour autant, Jésus ne guérit pas tous ceux qu'il rencontre. L'évangéliste Jean parle de *signes*. Dans une réflexion plus profondément théologique, il voit dans les guérisons accomplies l'action de Dieu au milieu des hommes, les appelant à reconnaître la présence inouïe que Jésus est lui-même. « Jésus, écrit Jean, a fait devant ses disciples bien d'autres signes, mais ceux-ci ont été écrits pour que vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et que, par cette foi, vous ayez la vie en son nom » (Jn 20,30-31).

Tout au long du parcours de Jésus, ses actes, ses paroles, sa personne ne peuvent être reconnus que par ceux qui acceptent de croire. La foi n'est pas une condition. Elle est de l'ordre du don, le don d'une miséricorde plus grande que notre cœur, qui ne cesse de nous faire signe et qu'il nous faut tenter d'accueillir au jour le jour, comme grâce toujours imméritée, toujours redonnée. Il demeure alors de notre liberté de l'accepter ou de l'ignorer.

## Le retournement de Paul

A l'autre bout de l'éventail littéraire du Nouveau Testament, nous trouvons l'exemple, tout à la fois unique et offert à tous, de la transfiguration d'une vie par la miséricorde de Dieu accueillie dans la foi. Ce que Paul évoque au début des Galates comme vocation prophétique (Ga 1,15), Luc le déploie narrativement dans les Actes des apôtres (Ac 9,1ss) comme le récit spectaculaire d'une conversion. Dans les

deux cas, il y a retournement radical du pharisien sûr de lui.

Paul et Luc évoquent en des termes très proches le passé de l'ancien persécuteur qui « dévastait l'Eglise de Dieu ». Puis l'événement soudain d'un retournement intérieur, expérience intime manifestée par l'image instantanée et spectaculaire de la chute. Paul en remet l'initiative, le moment et la forme entre les mains de Dieu : « lorsque Dieu a jugé bon de révéler son Fils en moi » (Ga 1,16). Le caractère le plus immédiat de l'événement est d'être sans préparation et inconditionnel.

Certes Paul écrit : « Dieu qui m'a mis à part dès le ventre de ma mère », pour s'inscrire dans la tradition des grands prophètes d'Israël. Mais rien dans sa vie, soutenue par une légitime fierté de pharisien fidèle, observateur rigoureux de la Loi, ne laissait prévoir le renversement. Aucune préparation, aucune condition posée, aucune demande de retour sur soi, de repentir ou d'engagement quelconque. Paul pourra écrire dans la lettre aux Romains : « Christ est mort pour nous alors que nous étions encore pécheurs... Alors que nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui, par la mort de son Fils » (Rm 5,8-10).

Ainsi l'itinéraire de Paul ne commence pas par une demande de pardon, mais par une proposition de grâce dont Dieu seul a l'initiative. Toute sa fierté pharisienne a été, dit-il, balayée d'un coup : « A cause de lui j'ai tout perdu et je considère tout cela comme balayure afin de gagner le Christ... Il s'agit de le connaître, lui et la puissance de sa résurrection, et la communion à ses souffrances, de devenir semblable à lui dans sa mort, afin de parvenir, s'il est possible, à la résurrection d'entre les morts » (Ph 3,8-11).

Paul a été pris d'abord dans la puissance de la résurrection. Sa foi n'a pas commencé dans les efforts d'une quête et les souffrances d'un cheminement, mais par l'éblouissement d'une rencontre et l'entrée dans la puissance de l'Esprit. A partir de ce don premier, Paul va marcher à l'imitation du Christ, prendre part à ses souffrances, se laisser conformer à sa mort, pour atteindre un jour la résurrection.

Alors commence la course de l'apôtre, on pourrait aussi bien dire la course du chrétien. Tout lui a été donné par avance, « il a déjà été saisi par le Christ ». Cependant il ne considère pas encore avoir atteint son but, car il lui reste à courir pour saisir à son tour : « non que je sois arrivé au terme, mais je m'élançais pour tâcher de le saisir, parce que j'ai été moi-même saisi par le Christ » (Ph 3,12s). Un temps s'ouvre, que Paul décrit comme une course « en vue du prix à saisir ». Ce temps a été pour lui celui de l'annonce de l'Évangile et du rassemblement de groupes chrétiens en Églises. Temps de l'effort et du témoignage au quotidien, temps du combat contre les forces de refus.

Un temps accompagné, car c'est la puissance de l'Esprit qui saisit les croyants et les conforme au Christ : « jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous », écrit Paul aux Galates (Ga 4,19).

## Une vie à renouveler

En prenant un peu de recul, nous pouvons constater avec Paul l'étonnante gratuité de la miséricorde de Dieu, appel adressé à chacun, pardon *offert* au pécheur ! Car c'est toujours Dieu qui agit d'abord. Dieu donne la vie, il la donne à profusion, sans relâche. Il faut revenir au sens premier du mot *grâce*

(*kharis*, en grec ancien) : ce qui est donné pour le plaisir, par pure faveur et agrément.<sup>6</sup> La grâce est ce don que Dieu offre sans cesse d'un espace nouveau à habiter, d'une forme de vie où lui-même se donne, sans condition et sans rien retenir. Ce faisant, c'est à la confusion et au chaos qu'il s'oppose, aux forces qui défont les liens, et finalement au péché.

Paul traduit le pardon en termes de réconciliation, une réconciliation qui s'adresse à chaque être humain : « C'était Dieu qui dans le Christ se réconciliait le monde » (2 Co 5,19). Désormais, c'est sur le visage du Christ que Dieu voit et accueille chaque être humain. Le passé, notre passé, « les choses anciennes » ont disparu, « une réalité nouvelle est là ». Le texte paulinien est éblouissant, si bien que nous avons du mal à le regarder en face : « Si quelqu'un est en Christ, il est une création nouvelle » (2 Co 5,17).

Qu'avons-nous donc à faire ? L'apôtre répond sobrement : ne pas laisser sans effet la grâce reçue, entrer dans le flot toujours renouvelé d'une miséricorde qui ne cesse d'agir, faire nôtre au quotidien le combat contre les forces du Mal, faire remonter enfin vers Dieu l'action de grâce. Paul ne cesse d'exhorter et d'appeler cette lente transformation du cœur humain, sans cesse à conformer au Christ ; long travail à reprendre et à reprendre, jusqu'au jour où Dieu, ayant transformé nos cœurs, « transfigurera aussi nos corps mortels » (Ph 3,21).

R. D.-R.

6 • **Emile Benveniste**, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, t. 1, Paris, Editions de Minuit 1969, p. 200s.

# Résistance

●●● **Michel Segatagara Kamanzi sj**, Villars-sur-Glâne  
Doctorant en théologie

En faisant de Bangui « la capitale spirituelle du monde » et en offrant à chaque diocèse de Centrafrique un ostensor pour l'adoration perpétuelle au cœur de cette Afrique, « poumon spirituel de l'humanité » (Benoît XVI), l'apôtre François a invité les Africains à résister avec les armes de la prière et du travail artisanal de la paix.

S'adressant aux jeunes, il a comparé la résistance au bananier : « Le bananier est un symbole de vie: il croît sans cesse, se reproduit, donne des fruits tellement énergétiques, il résiste. Il est le symbole de la voie qui nous est proposée en ce moment difficile de haine, de guerre et de division: la résistance. (...) Il faut résister, avoir le courage de la lutte pour le bien. »

Le pape s'est ainsi fait l'écho de Paul dans sa lettre aux Romains : « Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais sois vainqueur du mal par le bien » (Rm 12,21) ! C'est au fond tout le chapitre 12 de l'épître de Paul aux Romains qu'il faudrait reprendre ici pour articuler une théologie (africaine) de la résistance.

A mon humble avis de *Jua kali* ou apprenti théologien africain, cette approche d'une théologie africaine de la résistance, esquissée par le pape François, serait un complément opportun aux différents courants de théologie africaine déjà existants (inculturation, libération, reconstruction, espérance et solidarité...). Car ceux-ci restent encore souvent confinés aux cercles uni-

versitaires et ne semblent pas avoir un véritable impact sur la vie des chrétiens « ordinaires » du continent.

Une théologie africaine de la résistance aurait donc le mérite d'être « pratique », donnant toute sa place à la prière et à l'action. Ce sont en tout cas les deux dimensions que le pape François a soulignées devant les jeunes de Bangui : « Avant tout, la prière. La prière est puissante ! La prière vainc le Mal ! La prière vous rapproche de Dieu qui est le Tout-puissant. Je vous pose une question : est-ce que vous priez ? (...) Il est nécessaire de prier pour résister, pour aimer, pour ne pas haïr, pour être des artisans de paix » ; et « la paix n'est pas un document qu'on signe et qui reste là. (...) La paix est un travail artisanal, elle se fait avec les mains, elle se fait avec sa vie. »

Oui, une théologie de la résistance pour ceux qui refusent de rester des victimes, qui veulent être vainqueurs du mal par le bien : « Voulez-vous être vaincus ou vainqueurs dans la vie ? » Une théologie du courage au fond : « courageux en pardon, courageux en amour, courageux pour faire la paix ».

**M. S. K.**

*C'est à Bangui, capitale centrafricaine, que le pape François a lancé en novembre 2015 le Jubilé de la miséricorde, ouvrant la porte sainte de la cathédrale. Malgré la situation dangereuse de ce pays déchiré par la violence, il n'a pas hésité à s'y rendre, mettant en pratique une théologie de la résistance qu'il appelle de ses vœux. Une piste précieuse pour ce continent.*

# L'Afrique ignorée

## Une histoire sous-étudiée

●●● **Catherine Coquery-Vidrovitch**, Malakoff

historienne, spécialiste de l'Afrique et de la colonisation,  
professeure émérite à l'Université Paris-Diderot

*Longtemps, l'Europe a considéré que l'histoire africaine n'avait commencé qu'avec la colonisation... Longtemps, on a refusé de l'enseigner. Pourquoi l'Afrique noire a-t-elle été marginalisée, voire rejetée, alors qu'elle occupe une place centrale dans notre monde ? Et comment comprendre un continent si on ne l'étudie pas ?'*

Le continent africain n'est « né » ni avec les indépendances, ni avec la colonisation près d'un siècle auparavant, ni même avec sa « découverte » par les Portugais au XV<sup>e</sup> siècle.<sup>2</sup> Les Européens ont construit « leur » Afrique, mais celle-ci ne les a pas attendus pour avoir une histoire aux répercussions mondiales.

L'humanité, en effet, est née en Afrique orientale,<sup>3</sup> et les Africains n'ont jamais vécu dans l'isolement. Les premiers hominidés sont partis à plusieurs reprises pour se répandre à travers le monde, la dernière vague remontant il y a quelque deux cent mille ans avec l'*homo sapiens sapiens*. Bref, dès les débuts de la préhistoire, on trouve la dispersion africaine.

Alors, comment expliquer la construction d'une image marginale du continent ? C'est que celle-ci a été conçue au moment où se développait, du côté européen, le racisme anti-noir, largement tributaire de la traite atlantique des esclaves, dont la spécificité fut de déterminer une fois pour toutes la couleur : à partir du XVII<sup>e</sup> siècle, et surtout au XVIII<sup>e</sup>, un esclave atlantique ne pouvait être que noir, et tout Noir était quasi destiné par nature à devenir esclave ; au XVIII<sup>e</sup> siècle, le mot *nègre* devint synonyme d'esclave. S'y ajouta le legs du XIX<sup>e</sup> siècle précolonial.

La découverte par les Européens de l'intérieur du continent démarra en 1795, avec l'arrivée de l'Ecosais Mungo Park sur la rive du fleuve Niger. L'appréhension de la géographie et des sociétés africaines internes s'accompagna de la systématisation de l'inégalité supposée des races, en « scientifiant » la distinction entre race supérieure - blanche bien entendu - et races inférieures. Si à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle la traite atlantique disparut quasiment, la conviction occidentale (Etats-Unis inclus) de l'inégalité raciale demeura. L'essor du racisme caractérisera dès lors la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

- 1 • Voir une version plus développée de ce parcours historique sur [www.revue-projet.com](http://www.revue-projet.com).
- 2 • Quand les Portugais arrivent au XV<sup>e</sup> siècle, ils sont impressionnés par Benin City (au sud du Nigeria actuel), ville très organisée. Ce royaume, comme celui du Kongo, a émergé au XII<sup>e</sup> siècle, avant l'arrivée des Européens. Ce sont alors d'importants centres d'échanges politiques et commerciaux. Le roi du Kongo (nord de l'Angola actuel) reçoit les Portugais, qui sont peu nombreux, se convertit au christianisme en 1491 et demande au roi du Portugal de lui envoyer des artisans (maçons, etc.). Mais bientôt les Portugais n'y chercheront que des esclaves.
- 3 • Si la Chine ou certaines îles ont pu, un temps, contester ce monopole, le consensus se fait aujourd'hui sur une source unique, en Afrique australe.



## Des sources mais des préjugés

Ce mépris envers les Noirs a entraîné l'ignorance de leur histoire.<sup>4</sup> Il n'y avait pas d'écrits, arguait-on encore à l'université dans les années 60. Même si les anglophones écrivaient sur le sujet depuis trente ans. Même si le grand historien Marc Bloch avait montré que toutes les sources servent à faire de l'histoire. Et même si, en fait, il existait de nombreuses sources écrites ! Citons Ptolémée (V<sup>e</sup> siècle av. J.-C.), les chroniqueurs et voyageurs arabes depuis le X<sup>e</sup> siècle, les lettrés africains du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles qui avaient transcrit les histoires orales, ou encore les récits des griots, chargés de chanter l'histoire des familles auxquelles ils étaient rattachés. Mais on considérait que la race noire ne valait pas la peine d'être étudiée.

On voyait aussi les sociétés africaines comme des sociétés « traditionnelles » (un mot honni des historiens), qui n'auraient commencé à évoluer qu'avec la colonisation. Celle-ci avait établi une différence légale entre le citoyen

(quelques centaines d'« assimilés ») et la masse des « indigènes » (*natives* en anglais), « sujets » assujettis à un système juridique spécial, celui des codes dits de l'indigénat, régime inégalitaire qui ne fut aboli en Afrique subsaharienne française qu'en 1946.

L'héritage occidental est donc lourd. Les recherches ont été biaisées par des siècles de préjugés, véhiculés par les marchands, les missionnaires, les explorateurs, les voyageurs et les trafiquants d'esclaves. Leur idée de l'Afrique a influencé une majorité d'historiens, d'ethnologues, d'anthropologues et d'économistes de l'époque coloniale et au-delà.<sup>5</sup>

Chercheuse débutante aux débuts des années 60, ayant choisi de travailler sur l'Afrique subsaharienne, j'ai découvert une histoire touffue, longue, riche, très peu travaillée. Or aujourd'hui encore, elle est largement passée à la trappe de l'histoire mondiale. En France, la loi Taubira (2001) a certes prévu d'enseigner l'histoire de l'esclavage, et le programme du collège a proposé en 2007 trois petites heures dédiées, en 5<sup>e</sup>, aux grands empires soudanais ouest africains médiévaux.<sup>6</sup> Mais les controverses sont allées bon train : allait-on prendre du temps pour enseigner « Bamboula » à la place de Clovis ? La question a été supprimée du programme en 2015...

A une époque où beaucoup s'interrogent encore sur la « greffe » démocratique qui n'aurait pas pris en Afrique, où d'autres tentent d'essentialiser le fonctionnement politique au sud du Sahara, il est temps de comprendre ce que cette histoire - et ses luttes de pouvoir - a de commun avec celles d'autres peuples. L'héritage complexe qu'elle a laissé doit être connu si l'on veut saisir les problèmes politiques de l'Afrique d'aujourd'hui. Comment com-

4 • Cf. **Catherine Coquery-Vidrovitch**, « Le postulat de la supériorité blanche et de l'infériorité noire », in **Marc Ferro** (dir.), *Le livre noir du colonialisme. XVI<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont 2003, pp. 646-685.

5 • Le savant congolais **Valentin-Yves Mudimbe**, professeur à la Duke University, Etats-Unis, en a inventorié et déconstruit la fabrication. Voir *The Invention of Africa. Gnosis, Philosophy and the Order of Knowledge*, Bloomington, Indiana University Press 1988, 240 p. ; *The Idea of Africa. African Systems of Thought*, Bloomington, Indiana University Press 1994, 256 p. Ces ouvrages ne sont pas encore traduits en français. C'est le cas par contre du travail analogue d'**Edward W. Said**, *L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Seuil 1982, 420 p.

6 • Il s'agit ici du Soudan occidental, terme géographique qui n'a rien à voir avec l'Etat du Soudan actuel.

prendre les formes de la démocratie centralisée à la française si l'on ne remonte pas, au moins, à Richelieu et au règne de Louis XIV, et plus évidemment à la Révolution française ? Or quand politologues et sociologues font remonter l'histoire de l'Afrique à 1960, au mieux à 1885, ils font table rase de l'immense période qui précède.<sup>7</sup>

## Entités politiques anciennes

Le continent africain est grand comme trois fois les Etats-Unis. Il compte 55 Etats, certains très grands (la République démocratique du Congo, le Nigeria...), d'autres tout petits (le Rwanda, la Gambie). Et toutes sortes de climats : des déserts, des savanes (où alternent saison des pluies et saison sèche, avec cohabitation de cultures et d'élevages), des forêts (de plus en plus denses à mesure que l'on s'approche de l'Equateur).

A l'époque précoloniale, les formes d'habitats, les histoires étaient différentes, mais partout existaient des formations politiques. Leurs principes présentaient un certain nombre de points communs, dont il faut tenir compte si l'on veut comprendre ce que les sociétés préexistantes ont fait du message occidental.

La propriété privée a été conceptualisée tardivement. Les terres du village appartenaient (et continuent parfois d'appartenir) à l'ensemble du groupe. Cela ne signifie pas qu'on en faisait ce qu'on voulait, ni que les sociétés étaient égalitaires. On trouvait des chefs de village, des espaces ou des lignages plus ou moins étendus. Les relations politiques se nouaient par alliances, par échanges matrimoniaux (avec un rôle clé des femmes comme

instrument de pouvoir). Un lignage était puissant s'il avait un impact sur de nombreux autres lignages, s'il offrait donc la possibilité de fournir des épouses et des enfants en nombre. Les formations étatiques étaient la combinaison, d'une part, des solidarités claniques (des grands chefs par lignage royal) et, de l'autre, d'alliances politiques (des liens d'autorité entre des chefs de lignages différents).

Il y avait des petites chefferies, avec des villages principaux et des villages secondaires. Beaucoup étaient de taille moyenne. Les seuls moyens de transport étaient la marche à pied, la pirogue, assez peu les animaux à cause de la maladie du sommeil. Comme en Europe, ces entités politiques ont noué de nombreux contacts, devenant parfois rivales. L'histoire africaine est pétrie de batailles politiques, d'où, comme partout, le rôle important des guerres pour prendre le pouvoir du voisin, ses terres, ses richesses...

Le chef de l'Etat (village, royaume ou empire) cumulait pouvoirs politiques, religieux et militaires, mais il s'agissait nécessairement d'un pouvoir d'équilibre : le chef était le garant de la stabilité de l'ensemble, lié par le jeu de hiérarchies combinées, tantôt claniques, tantôt administratives. S'il échouait, il pouvait être démis, car il n'était pas investi du pouvoir par simple filiation, mais souvent choisi par un conseil d'anciens pour ses qualités particulières, parmi les membres du ou des lignages royaux.

7 • L'Histoire à proprement parler débute avec des connaissances continues, à partir de 5000 ans avant notre ère, en Mésopotamie et en Egypte.

Ainsi l'interrègne pouvait prendre plusieurs années et donner lieu à des guerres de succession, que remportait le plus prestigieux, le plus riche en enfants et en dépendants, le plus généreux, le plus sage, bref, le plus puissant.

La règle dominante du pouvoir était le consensus : l'accord de tous nécessitait de nombreuses et longues palabres. Cette pratique du consensus, qui rassemble l'ensemble du peuple sous un même nom, pouvait mener à l'autocratie car elle évacuait l'expression d'une minorité agissante face à la majorité (principe démocratique).

## Le sentiment ethnique

Il y avait beaucoup de terres pour relativement peu de gens. Les populations africaines étaient mobiles. L'Etat n'était pas défini par l'étendue du territoire sous son emprise, mais par le nombre de sujets qu'il dominait. Sa surface était donc élastique et les frontières assez floues. Les capitales étaient construites en matériaux précaires (bois, paille, torchis), ce qui permettait leur déplacement pour affirmer une nouvelle emprise territoriale.

Or l'administration coloniale avait besoin de fixer les gens pour faire payer l'impôt et recruter des travailleurs. La colonisation a donc dessiné des frontières linéaires pour assigner chacun à un espace défini par son « ethnique », son groupe linguistique et politique. Quand les Occidentaux et leurs chercheurs ont voulu décrire l'organisation de « ces sauvages », ils n'ont pas voulu parler d'Etats : ils ont adopté, pour désigner les formations politiques anciennes à différentes échelles, le terme d'« ethnique ».

La colonisation fut très mal reçue au départ par les populations. Les Africains se tournèrent alors vers le *temps d'avant*, valorisant le groupe préexistant, désormais essentialisé, en adoptant le vocabulaire colonial : *ethnie, tribu*. Avec l'indépendance, « Je suis de chez vous » (je suis de la même ethnique que vous) est devenu un argument électoral pour tout candidat à la députation. Les gens ont rigidifié leur appartenance ethnique, alors qu'il s'agissait de constructions historiques. Le « sentiment ethnique » est devenu une réalité, manipulée aujourd'hui sous la forme du tribalisme.

Ces processus entremêlés démontrent l'importance qu'il y a à ne pas dissocier l'histoire dite précoloniale (qui a duré des millénaires), de la période coloniale (deux siècles au plus) et du temps postcolonial (moins d'un siècle). Sur le plan politique, l'imbrication est analogue. Les « chefs » d'autrefois sont magnifiés par le roman national ou régional d'aujourd'hui. Mais ils ont aussi hérité du pouvoir arbitraire de ce que les colonisés dénommaient le « chef blanc » : l'administrateur colonial, qui cumulait les pouvoirs exécutif et judiciaire par le biais du code de l'indigénat. Il serait donc exagéré d'attribuer les excès dictatoriaux qui ont suivi les indépendances à l'histoire ancienne de l'Afrique. Ils sont tout autant redevables au passé colonial, aussi indifférent au consensus qu'à la démocratie.

**C. C.-V.**

Cet article ainsi que celui de Benoît Orval figurent au sommaire de la revue *Projet*, « Démocratie en Afrique : quels défis ? », Paris, n° 351, avril 2016.

# Les affaires d'abord !

●●● **Benoît Orval**, Lille  
 militant associatif et syndical,  
 rédacteur à « Libération Afrique »<sup>1</sup>

*Investir en Afrique garantit aux multinationales des taux de rendement hors pair. Elles sont d'autant moins regardantes sur la nature des régimes des pays où elles investissent, qu'il n'y a pas de corrélation entre démocratie et retour sur investissement.*

En l'espace d'une décennie, l'afro-pessimisme de rigueur chez les analystes a cédé la place à l'euphorie : l'Afrique est devenue « le » continent d'avenir<sup>2</sup> où il fait bon investir, malgré ses régimes totalitaires. Le secteur extractif, structurellement gangrené par la corruption, concentre toujours l'essentiel des projets. Des sociétés *offshore* aux traditionnels pots-de-vin, en passant par les prises de participation de sociétés-écrans dans des filiales de grands groupes étrangers, les terrains d'entente entre entreprises et pouvoirs sont multiples. Avec toujours le même objectif : garantir un haut niveau de rémunération du capital investi (plus élevé en Afrique que partout ailleurs).

Les luttes démocratiques que connaît l'Afrique subsaharienne se déroulent dans un contexte économique radicalement nouveau. Malgré une chute spectaculaire des prix des produits de base depuis 2011, qui affecte en premier lieu les pays exportateurs de pétrole ou de produits miniers, la croissance africaine résiste bien. Dans ses dernières estimations pour 2016, la Banque mondiale table sur un produit intérieur brut (PIB) continental en augmentation de 4,4 %, porté par des pays comme l'Éthiopie, la Côte-d'Ivoire, le Rwanda, le Mozambique ou la Tanzanie. La transformation de l'en-

vironnement économique attire les investisseurs pour 35 à 40 milliards de dollars chaque année, fait émerger de nouveaux acteurs (fonds d'investissements, sociétés de capital-risque, etc.) et renforce le poids des sociétés transnationales dans les économies locales.

## Rentabilité avant tout

Celles-ci prennent progressivement la main sur le jeu des relations Nord-Sud, longtemps dominé par les priorités géopolitiques et la sécurisation des approvisionnements stratégiques des Etats. Les anciennes puissances impériales mettent aujourd'hui sans complexe leur diplomatie au service de ces intérêts privés, qui ne sont plus seulement les héritiers du capitalisme de rente coloniale : de grandes multinationales « globales » s'intéressent aux ressources et aux marchés africains.<sup>3</sup>

- 1 • [www.liberationafrique.org](http://www.liberationafrique.org)
- 2 • **Jean-Louis Lorgeoux, Jean-Marie Bockel**, *L'Afrique est notre avenir*, Paris, Sénat, Rapport d'information n° 104, octobre 2013.
- 3 • **Thomas Deltombe, Alain Deneault, Thomas Noiro et Benoît Orval**, « Multinationales françaises : entre Françafrique et mondialisation », in **Thomas Noiro et Fabrice Tarrit** (coord.), *Françafrique. La famille recomposée*, Paris, Syllepse 2014, 224 p.

Dans le même temps, les puissances émergentes (la Chine, l'Inde, le Brésil, les pays du Golfe ou la Malaisie) deviennent des investisseurs de premier plan, dans le secteur extractif comme dans les télécommunications, la construction, le tourisme, la banque ou l'agro-industrie.

Dès lors, la question des relations entre économie, multinationales, richesses produites et démocratie devient prégnante. Les économistes ont souvent considéré qu'un régime autoritaire était plus favorable au développement économique dans les pays pauvres, qu'un certain niveau de richesse favorisait l'instauration d'un régime démocratique, que ce régime démocratique était inversement un puissant moteur de développement dans les pays plus riches, mais que son « coût » (institutions, politiques redistributives, etc.) pouvait rapidement devenir un frein à la croissance.

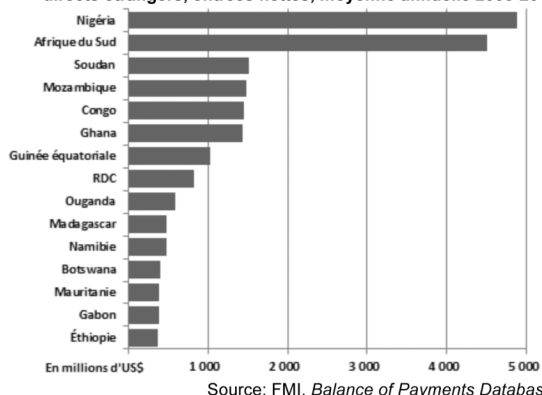
Comment définir et modéliser ce « développement économique » et plus encore la « démocratie », sans réduire le premier à un taux de croissance et la seconde à un processus électoral formel ? De fait, il n'existe pas de corrélation évidente entre PIB, PIB moyen par habitant, taux de croissance ou d'investissement et qualité de la vie démocratique d'un pays (voir graphique ci-contre).

Même le très contestable « indice de la facilité à faire des affaires » de la Banque mondiale (*Doing Business*)

montre que la nature du régime n'est pas décisive pour l'attractivité économique : dans les dix pays d'Afrique subsaharienne pour lesquels la législation et l'environnement sont considérés comme les plus favorables aux entreprises, on retrouve aussi bien des démocraties comme l'Afrique du Sud et le Ghana, que la dernière monarchie absolue du continent : le Swaziland.

Ce petit pays a su attirer des multinationales à grand renfort d'avantages fiscaux et de répression des organisations syndicales. Ainsi, par exemple, Coca-Cola, y a implanté sa principale usine d'Afrique australe et orientale pour la fabrication du concentré de sa célèbre boisson. Le mouvement démocratique accuse l'entreprise de contribuer davantage à l'enrichissement de la famille royale qu'au bien-être des travailleurs ou des populations de ce pays parmi les plus pauvres d'Afrique. Mais le taux de rendement des investissements y est parmi les plus élevés du continent (cf. graphique p. 20)<sup>4</sup> et même du monde. Et puis le roi Mswati III n'est-il pas mécène de la fondation philanthropique Coca-Cola pour l'Afrique ?<sup>5</sup>

Principaux pays d'Afrique subsaharienne destinataires des investissements directs étrangers, entrées nettes, moyenne annuelle 2000-2013



4 • Les statistiques ne sont pas disponibles pour plusieurs pays, dont la Guinée équatoriale, le Congo-Brazzaville et le Gabon, qui auraient sans doute pu trouver leur place dans ce palmarès.

5 • **Peter Kenworthy**, « Living on the Coke side of life in Swaziland », *Pambazuka News*, n° 536, Oxford/Afrique du Sud, juin 2011.

Si les grandes entreprises prennent quelques risques d'image et s'exposent parfois à des poursuites judiciaires, c'est bien parce que les enjeux financiers sont considérables. Le rendement moyen des investissements directs étrangers est en effet bien plus élevé en Afrique subsaharienne que dans les autres régions du monde. Il s'est établi, sur la période 2007-2011, à 15,7 % (voire 25,2 % hors Afrique du Sud), deux fois plus qu'en Amérique latine et dans les Caraïbes (7,6 %).

## Le secteur extractif

Le changement d'échelle des investissements en Afrique et leur forte concentration dans le secteur extractif (pétrole, gaz, minerais, industrie forestière) sont déterminants. Certaines entreprises ont longtemps profité - et profitent encore - de l'instabilité politique et des situations de guerre dans l'est de la République démocratique du Congo (RDC), au Liberia ou en République centrafricaine, quand elles n'ont pas délibérément entretenu ces conflits. Les mallettes de « diamants

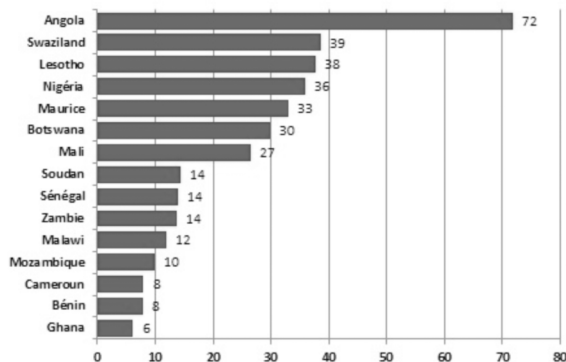
du sang », les caisses de « minerais de guerre » (en particulier le coltan, indispensable à l'industrie électronique) ou les camions de grumes passent facilement les frontières.

Autant de trafics qui ne nécessitent pas d'importants capitaux, mais simplement la mobilisation des réseaux nécessaires à l'écoulement des produits et à leur blanchiment. Les enjeux changent de nature lorsque l'investissement se chiffre en milliards de dollars et qu'il porte sur le cuivre du Katanga (RDC) ou le fer de Simandou (Guinée), avec des centaines de kilomètres de routes ou de voies de chemin de fer à créer ou à entretenir, la construction d'usines de raffinage, des installations portuaires dédiées, etc. La stabilité du pays d'accueil devient alors la principale préoccupation des investisseurs.

Stabilité politique n'est évidemment pas synonyme de démocratie, et nombre d'entreprises s'accommodent d'autant plus facilement d'un gouvernement autocratique bien installé qu'il est « bienveillant » en matière fiscale, de droits sociaux ou de politiques commerciales et douanières. La corruption de ces régimes est loin d'être un repoussoir pour les investisseurs. C'est notamment vrai dans le secteur extractif, premier secteur de corruption transnationale, avec 19 % des cas étudiés par l'OCDE,<sup>6</sup> devant ceux de la construction (15 %), du transport et de l'entreposage (15 %).

Cette dimension structurelle de la corruption s'explique en premier lieu par la rente extractive, qui garantit des

Top 15 des pays d'Afrique subsaharienne pour le taux de rendement moyen des investissements directs étrangers, 2007-2011 (en %)



Sources : Banque mondiale, *International Debt Statistics*

6 • Cf. *Rapport de l'OCDE sur la corruption transnationale. Une analyse de l'infraction de corruption d'agents publics étrangers*, OCDE 2014. L'étude a été menée sur 427 affaires de corruption transnationale instruites entre 1999 et 2014.

revenus sur de très longues durées. En Afrique, les normes de rentabilité sont extrêmement élevées, car censées compenser les risques pris et l'immobilisation des capitaux investis. Le secret des affaires y règne en maître avec, du côté des pays producteurs, des processus de décision centralisés qui facilitent les accommodements.

La révision systématique des codes miniers dans les années 1990-2000, sous l'impulsion de la Banque mondiale, n'a rien arrangé. Destinées à cantonner l'Etat dans un rôle de régulateur, ces réformes ont surtout offert des conditions d'exploitation extrêmement favorables et ont parfois contribué, au Cameroun par exemple, à renforcer les pouvoirs discrétionnaires du président et de son entourage dans la négociation des contrats.<sup>7</sup> L'attribution ou le renouvellement des permis de recherche et d'exploitation, la validation des études d'impact environnemental ou des programmes de compensation, la négociation de conventions minières destinées à garantir à l'investisseur une stabilité juridique, fiscale et sociale sur la durée de l'exploitation sont autant d'étapes à l'occasion desquelles les décideurs locaux sont susceptibles de prélever leur dîme.

## Guinée équatoriale

Certains régimes s'en sont fait une spécialité, jusqu'à la caricature. C'est le cas de la Guinée équatoriale, petit Etat aux immenses réserves pétrolières et gazières, dont le gouvernement

est considéré par les organisations de défense des droits comme l'un des plus répressifs du continent. En quelques années, ce pays de 800 000 habitants est devenu une des principales destinations des investissements étrangers et le troisième producteur d'or noir au sud du Sahara, après le Nigeria et l'Angola.

Le pouvoir et le contrôle des postes stratégiques y sont une affaire de famille. Le président Teodoro Obiang Nguema Mbasogo a renversé son oncle par un coup d'Etat en 1976. Depuis, il se fait régulièrement « réélire » à la tête du pays. Son fils aîné, principal prétendant à la succession, Teodorin Obiang Mangue, est deuxième vice-président chargé de la Défense et de la Sécurité nationale. Le benjamin, Gabriel Mbega Obiang Lima, est ministre des Mines, de l'Industrie et de l'Energie, tandis que son cousin, Melchor Esono Edjo, a été secrétaire d'Etat au Budget puis ministre des Finances pendant une dizaine d'années, avant de se reconvertir dans les affaires.

La presse internationale se fait régulièrement l'écho des frasques et des dépenses somptuaires de Teodorin Obiang. En France, le « prince » a été mis en examen pour blanchiment de détournement de fonds publics dans le cadre de l'affaire dite des « biens mal acquis », après que la justice ait saisi son hôtel particulier (plusieurs milliers de mètres carrés avenue Foch), des biens de grande valeur et une dizaine de voitures de luxe. Aux Etats-Unis, il est accusé de « détournement implacable de ressources », d'« extorsion de fonds » et d'avoir « pillé sans vergogne son gouvernement et les entreprises de son pays afin de soutenir son train de vie somptueux ».<sup>8</sup> Selon le Département de la justice, Teodorin Obiang

7 • **Victoria Lickert**, « La privatisation de la politique minière au Cameroun », *Politique africaine*, n° 131, Paris 2013.

8 • **The United States Department of Justice**, *Justice News*, 10/10/2014.

aurait amassé, par la corruption et le blanchiment d'argent, des actifs d'une valeur de plus de 300 millions de dollars. Il a été contraint, en octobre 2014, à conclure une transaction avec les autorités américaines, renonçant à 30 millions de dollars d'avoirs pour éviter des poursuites et la saisie d'autres biens.

Si les « biens mal acquis » du président de Guinée équatoriale et de ses proches sont dans le collimateur de la justice, celle-ci est pour l'instant restée fort clémente avec les multinationales qui se sont prêtées au jeu de la corruption ou n'ont pas été très regardantes quant aux circuits empruntés par leurs contributions fiscales. Il faut dire que les conditions d'exploitation des gisements équato-guinéens (redevances, partage de production...) sont particulièrement favorables. Et comme on n'est jamais trop prudent, le gouvernement Obiang a pris soin, ces dernières années, de diversifier ses partenaires : aux compagnies anglo-saxonnes des débuts (ExxonMobil, Noble Energy, Marathon Oil, RoyalGate Energy, PanAtlantic Exploration...) se joignent aujourd'hui des entreprises nigériane (Atlas Petroleum International), anglo-suisse (Glencore), chinoise (China National Offshore Oil Corporation) ou brésilienne (G3 Óleo e Gás). Toutes exploitent leurs gisements offshore en partenariat avec GEPetrol, compagnie équato-guinéenne dirigée jusqu'il y a peu par ... le beau-frère du président !

## Gabon, aux mains d'un clan

Ces pratiques prédatrices peuvent prendre des formes plus systémiques, comme l'illustre la publication par *Médiapart*<sup>9</sup> de documents confiden-

tiels liés à la succession d'Omar Bongo, resté plus de quarante et un ans à la tête du Gabon. L'ex-chef d'Etat et ses proches n'ont pas seulement collectionné les biens immobiliers en France ou au Gabon,<sup>10</sup> ils ont aussi pris le contrôle d'une large part de l'économie gabonaise. Une multinationale financière, Delta Synergie, se trouve au cœur du dispositif. Jusqu'au décès du patriarche, elle était la propriété d'Omar Bongo, de son fils et successeur à la tête de l'Etat, Ali Bongo, de sa fille Pascaline et de six autres membres de la famille. La société possède des participations dans une trentaine d'entreprises nationales ou filiales d'entreprises étrangères, de tous secteurs d'activité : banque, assurance, logistique, travaux publics, textile, pétrole, mines, agro-industrie, etc. Le système est « un mélange des genres d'une rare ampleur entre affaires publiques et intérêts privés, un terrain propice à tous les trafics d'influence et délits d'initiés possibles et imaginables ».<sup>11</sup>

Quatre groupes français sont directement impliqués dans ces montages financiers : Bouygues et sa filiale ETDE Gabon (aujourd'hui Bouygues énergies & services), Bolloré via sa filiale Gabon mining logistics, Eramet et sa filiale Comilog, BNP Paribas et sa filiale Bicig (Banque internationale pour le commerce et l'industrie du Gabon), premier réseau bancaire du pays. La Société

9 • Site d'information et d'opinion lancé en mars 2008 par les journalistes Edwy Plenel et François Bonnet notamment. (n.d.l.r.)

10 • **Fabrice Arfi**, *La carte des avoirs suspects du clan Bongo en France*, 03.10.2009, et *La vraie fortune des Bongo, une bombe à retardement pour le Gabon*, 06.03.2015, in [www.mediapart.fr](http://www.mediapart.fr).

11 • **Fabrice Arfi**, *'BongoLeaks' : le rapport qui accuse le clan présidentiel au Gabon*, 27.04.2015, in [www.mediapart.fr](http://www.mediapart.fr).



d'énergie et d'eau du Gabon (SEEG), filiale à 51 % du géant tricolore Veolia depuis sa privatisation en 1997, est aussi citée par les documents de la succession. La famille Bongo avait donc un intérêt direct à la privatisation de l'entreprise publique, qui lui a rapporté 512 millions de francs CFA de dividendes pour les seules années 2010-2012 (soit près de 800 000 euros).

## Une relation asymétrique

On le voit, les dirigeants de ces pays ne sont pas de simples « marionnettes » des entreprises transnationales, pas plus qu'ils ne sont totalement souverains dans leurs choix économiques. L'espace politique réel des Etats résulte de jeux de rapports de force à acteurs multiples, variables selon les pays, les secteurs économiques ou les périodes.

Les marges de négociation des élites africaines se sont sans doute accrues avec la multi-polarisation de l'économie mondiale et l'offensive des puissances émergentes. Parallèlement, dans les années 2000, la forte augmentation des prix des produits de base et la course à la mise en production de nouveaux gisements ont brusquement desserré l'étau dans lequel étaient enfermés ces pays. Cette évolution,

renforcée par la mobilisation des sociétés civiles, a permis la révision de quelques législations et la renégociation de certains contrats. Mais l'éclaircie fut de courte durée. La parenthèse s'est refermée avec l'effondrement des cours des matières premières. Sans reproduire totalement la situation antérieure, nous sommes sans doute revenus à une relation fortement asymétrique, qui permet aux entreprises de jouer à nouveau de la concurrence entre territoires. Les multinationales, en effet, ont cette capacité à arbitrer, en permanence et à une échelle globale, sur la localisation de leurs investissements, les nouvelles mises en production, la mise en sommeil de projets ou les fermetures de sites.

De tels enjeux financiers, comme la complexité et l'opacité des montages ou la diversité des canaux de corruption, pèsent lourdement sur nos capacités à agir. Pour autant, lorsque des citoyens ou des journalistes mettent au jour ces affaires, ils participent à la délégitimation des régimes despotiques et contribuent, modestement mais chaque fois un peu plus, à assécher les circuits de prédation dont ces derniers ont impérativement besoin pour se maintenir au pouvoir.

Il y a ici de vraies convergences à construire entre mouvements démocratiques africains et sociétés civiles des pays d'origine de ces multinationales.<sup>12</sup> Les luttes contre la corruption et les paradis fiscaux ou pour la transparence financière des multinationales et les luttes démocratiques ne sont finalement, dans chaque pays et à l'échelle du monde, que les différentes facettes d'une même lutte globale pour la liberté et la justice sociale.

**B. O.**

Cet article ainsi que celui de Catherine Coquery-Vidrovitch figurent au sommaire de la revue *Projet*, « Démocratie en Afrique : quels défis ? », Paris, n° 351, avril 2016.

12 • En Suisse, plus de 70 organisations (associations environnementales ou de droits humains, syndicats, Eglises, œuvres d'entraide...) ont lancé en avril 2015 l'initiative populaire *Pour des multinationales responsables*. Pour en savoir plus sur cette action politique, lire les articles de **Yvan Maillard Ardenti** et de **Michel Maxime Egger**, in *choisir* n° 674, février 2016. Le texte de l'initiative peut être consulté et la feuille de signature téléchargée sur [www.konzern-initiative.ch](http://www.konzern-initiative.ch). (n.d.l.r.)

# Iran

## Stabilité d'un système

*Une nouvelle ère s'ouvrirait pour l'Iran.*

*Le 16 janvier, l'Agence internationale de l'énergie atomique a levé les sanctions internationales contre la République islamique ; et le 26 février, les élections parlementaires ont confirmé la popularité du président Rohani, un modéré.*

*Décryptage avec un expert.*

**Lucienne Bittar :** *Les élections parlementaires sont présentées comme une victoire pour le président Rohani et ses alliés.<sup>1</sup> Qu'en pensez-vous ?*

**Mohammad-Reza Djalili :** « Il faut relativiser l'importance de ces élections, car avant d'être une élection, elles sont une sélection. Tous les candidats ont dû être acceptés par le Conseil des gardiens, dont la moitié des douze membres sont directement nommés par le Guide suprême, et les autres indirectement, puisqu'ils le sont par le responsable du système judiciaire, lui-même nommé par le Guide. Le véritable chef d'Etat reste le Guide Ali Khamenei.

» Outre le filtrage des candidats, seuls les partis qui acceptent le système islamique tel qu'il est formulé par la Constitution sont reconnus. Les parlementaires doivent accepter la tutelle absolue du juriste théologien, c'est-à-dire du Guide. Tous les élus sont donc issus du même système de pensée, même s'il existe parmi les parlementaires des factions traduisant des sensibilités ou des intérêts différents. En simplifiant à l'extrême, on classifiait par le passé les politiciens entre conservateurs et réformateurs. Depuis l'élection présidentielle de 2009, la non reconnaissance de la victoire du candidat des réforma-

teurs, la réélection de Mahmoud Ahmadinejad et la répression des manifestations qui s'en sont suivies, le mot *réformateur*, compris par les autorités comme "opposition au système", n'est plus admis. Les politiciens préfèrent s'en tenir au terme *modéré*. »

*Les élections de février concernaient aussi l'Assemblée des experts. Là encore certains candidats ont été écartés, comme Hassan Khomeyni, petit-fils du père de la révolution. Il avait soutenu les réformateurs en 2009. Est-ce le signe que la réalité ne change pas ?*

« L'Assemblée des experts est composée de mollahs, c'est-à-dire de religieux. Elle se réunit très rarement et a peu d'importance. Sa seule tâche est d'élire le Guide. Mais en fait d'élection, elle se contente d'avaliser la proposition du premier Guide Khomeyni, de choisir pour lui succéder Ali Khamenei. Ainsi, depuis 1979, l'Iran n'a connu que

●●● Une interview de **Mohammad-Reza Djalili**, Genève spécialiste de l'Iran, professeur émérite à l'Institut de hautes études internationales et du développement, par **Lucienne Bittar**, Genève rédactrice en chef de « choisir »

1 • Les réformateurs et les modérés ont obtenu trois fois plus de représentants que lors du dernier mandat. Sur 290 sièges, 103 sont occupés par des conservateurs ou proches, 95 par des réformateurs/modérés ou proches et 14 par des indépendants dont la tendance politique est encore inconnue. Un second tour devra être organisé pour départager les candidats qui n'ont pas obtenu suffisamment de voix en février. (n.d.l.r.)

deux Guides ! Quant à Hassan Khomeyni, petit-fils du fondateur de la République islamique, sa candidature à l'Assemblée des experts a sans doute été écartée moins du fait de ses positions politiques que de sa filiation, qui lui aurait conféré trop de poids au sein de cette assemblée. »

*Bien des pays du Moyen-Orient se désagrègent dans des guerres, territoriales ou civiles. La société iranienne dans ce contexte paraît extrêmement stable. Comment l'expliquez-vous ?*

« Il y a deux facteurs essentiels. L'Iran est un "vieux pays" (la Perse) et non un Etat fabriqué après la Première Guerre mondiale et l'effondrement de l'Empire ottoman. Les seuls pays comparables dans la région sont la Turquie et l'Égypte. Les racines de la nation iranienne sont donc solides. Son identité préislamique est d'ailleurs très présente. Le calendrier solaire en vigueur dans ce pays, par exemple, trouve ses racines dans les traditions zoroastriennes. Et puis, face à la société iranienne, il y a un Etat fort, qui ne partage pas toujours les mêmes valeurs que l'ensemble de la société, mais qui dispose de moyens coercitifs importants. C'est cet alliage entre une tradition nationale-étatique véritable et un pouvoir fort qui permet, pour le moment, la stabilité du pays. »

*Une nouvelle révolution n'est donc pas envisageable ?*

« Les Iraniens ont fait une révolution il y a 36 ans et ils en payent toujours le prix. Ils n'en veulent plus ! Surtout

quand ils voient ce qui se passe en Irak et en Syrie et plus généralement à la suite des printemps arabes. Ils préfèrent la stabilité. Au moment de la révolution de 1979, les mollahs se sont retrouvés face à une société très occidentalisée, donc plus difficile à ré-islamiser. L'Iran, ce n'est pas la société saoudienne ! Les jeunes iraniens critiquent leurs parents pour avoir participé au renversement du shah. Ils espèrent changer le pays par la voie des urnes, même si depuis 2009 ils sont désillusionnés et misent plutôt sur un épanouissement personnel via les relations sociales, les arts, les études ou la technologie. Les Iraniens préfèrent rechercher les failles du système. Ils tentent de résister à l'islamisation et aux religieux en grignotant des espaces de libertés, principalement dans la sphère privée, même si c'est très difficile et si cela conduit souvent en prison. C'est particulièrement vrai pour les femmes,<sup>2</sup> les artistes, les journalistes, les écrivains, les avocats... »

*La signature à Vienne, en juillet 2015, du traité entre l'Iran et les pays du « P5+1 » (Etats-Unis, Russie, Chine, France, Royaume-Uni et Allemagne) augure un nouveau boom économique pour la République islamique. Pourra-t-il mener à une transformation politique ?*

« Bien sûr, on ne peut pas dissocier économie et politique, mais les conservateurs vont tout faire pour limiter les retombées positives en faveur de la classe moyenne. Ils vont tenter de rediriger les flux financiers vers les groupes qui leur sont liés, c'est-à-dire les gardiens de la révolution, leurs familles et leurs alliés. Cela représente environ 15 à 20 % de la population totale. Ces bénéficiaires leur seront encore plus redevables. Cela va sans doute renforcer le clientélisme.

2 • Les femmes, par exemple, n'ont pas le droit de chanter en solo devant un public. Le documentaire *No Land's Song*, du réalisateur iranien Ayat Najafi, sorti en salle le mois passé, montre le parcours de combattant de sa sœur Sara, compositrice, pour organiser un concert de femmes solistes à Téhéran. (n.d.l.r.)

» La réussite des négociations de Vienne est certes due à Rohani, même si celui-ci n'aurait jamais pu les entreprendre sans le soutien du Guide Khamenei. Reste que la population sait que le ministre des Affaires étrangères Mohammad Zarif et le président ont joué un rôle important dans la réalisation de l'accord. Vous imaginez, une solution diplomatique alors qu'il y avait un risque de guerre ! C'est une formidable évolution au Moyen-Orient ! Qui rehausse l'aura et la popularité des modérés. Les conservateurs vont tout faire pour limiter ce gain de popularité, notamment en restreignant l'essor économique des classes moyennes. Cela paraît cynique, mais c'est cohérent avec le principal enjeu que poursuit le régime : sa survie en tant que République islamique. Pour Rouhollah Khomeyni, la création d'une République islamique était la plus grande victoire de l'islam depuis quatorze siècles. L'intérêt du peuple venait en second. Cela n'a pas changé depuis. »

*Les résultats des élections américaines influenceront le maintien ou pas de relations apaisées avec l'Iran. Que va-t-il se passer si on se retrouve avec Donald Trump, président des Etats-Unis ?*

« C'est un énorme problème, auquel je ne peux pas répondre. Celui qui sera élu va-t-il respecter les accords signés ? Difficile à dire. La majorité du Congrès américain est opposée au traité de Vienne. Obama a réussi à le faire passer grâce à son droit de veto. Il y a un facteur cependant qui favorise son maintien, c'est qu'il ne s'agit pas d'un accord bilatéral entre les Etats-Unis et l'Iran, qui pourrait facilement être dénoncé. Il a été enregistré auprès du Conseil de sécurité des Nations Unies, c'est-à-dire avec l'aval des cinq membres permanents de celui-ci plus l'Alle-

magne, ce qui en principe le rend plus solide. »

*Bien qu'étant dirigé par des mollahs, le régime paraît intéressé à dialoguer avec d'autres religions. Le président iranien a rencontré le pape François fin janvier. Et en février, une conférence sur le rôle des religions dans la construction de la paix s'est tenue à Qom, en Iran, à laquelle a participé le cardinal Turkson, président du Conseil pontifical Justice et Paix. La tolérance religieuse s'améliorerait-elle en Iran ?*

« Il n'y a pas de véritable problème à ce niveau. Certes les communautés non musulmanes ont fondu comme neige au soleil à partir de la révolution islamique. Il y avait 100 000 juifs en Iran à l'époque du shah, contre 10 000 aujourd'hui, mais ils peuvent vivre leurs rites sans problème et ont leurs synagogues. La seule minorité qui est vraiment réprimée et n'a jamais été reconnue est le bahaïsme.

» Il y a toujours eu, en outre, énormément de relations entre les leaders religieux de l'Iran et ceux d'autres religions. L'Iran a des relations diplomatiques avec le Vatican depuis 500 ans et il y a toujours eu un ambassadeur d'Iran au Vatican et un nonce à Téhéran, même en 1979, après la révolution. De même, il y a un dialogue religieux intensif avec les orthodoxes russes. Officiellement, outre l'islam, trois religions sont reconnues dans le pays : le christianisme, le judaïsme et le zoroastrisme. Dans le dernier parlement, cinq députés d'autres religions siégeaient, représentant leur minorité : trois chrétiens, un juif et un zoroastrien.

» La situation, par contre, est inconfortable pour les sunnites. Il y a certes quelques députés sunnites, mais ils ne siègent pas au parlement comme un groupe distinct. Quant au sein du gou-

vernement, il n'y a pas un seul ministre sunnite, alors que 10 % de la population iranienne est sunnite. Et dans la capitale, à part quelques lieux de prière, il n'y a pas une seule mosquée sunnite alors qu'ils sont probablement plusieurs centaines de milliers vivant à Téhéran. »

*Y a-t-il un désir de la part de l'Iran de se profiler comme le leader du monde chiite et d'étendre son influence face à l'Arabie saoudite ? Par exemple en soutenant le gouvernement syrien ?*

« L'ambition du régime iranien se trouve dans le titre même de République islamique, qui ne fait pas mention des chiites. Le chiisme étant minoritaire en islam (il y a 200 millions de chiites dans le monde et 1,3 milliard de sunnites), l'ayatollah Khomeyni ne voulait pas se faire enfermer sous cette étiquette. Son ambition était plus vaste. Le discours autour d'un "arc chiite" (ou croissant) est développé par les sunnites. Les Iraniens n'utilisent jamais cette expression. C'est le roi de Jordanie et l'ex-président égyptien Moubarak qui l'ont utilisée pour la première fois. Khomeyni a donc essayé de minimiser la division chiite-sunnite et s'est présenté en leader "islamique" ou panislamique. C'est pour cela que sa révolution a eu des échos dans l'ensemble du monde musulman, en Indonésie, en Afrique noire, etc. Le régime soutient d'ailleurs aussi des mouvements sunnites, comme le Hamas en Palestine, même si, globalement, pour étendre son influence, il s'est fortement appuyé sur les chiites.

» Cette ambition, par contre, a évidemment été mal vue par la monarchie saoudienne, et cela pour plusieurs raisons. Tout d'abord, le wahhabisme est un mouvement religieux très rigoureux, qui prône un retour aux sources pre-

mières de l'islam ; il rejette le chiisme et voit en ses adeptes des apostats. Ensuite, Khomeyni reprochait aux Saoudiens ses relations avec les Etats-Unis et de pratiquer selon ses dires « un islam américain ». Il leur demandait aussi l'internationalisation des lieux saints, ce qui est impensable pour les Saoudiens, car c'est là le principal moyen de légitimation de la monarchie. Autre divergence, l'Iran est une république, alors que l'Arabie saoudite est une monarchie. A partir de là, une guerre froide s'est installée entre les deux pays. Elle s'est intensifiée avec l'extension de l'influence iranienne suite au renversement de Saddam Hussein en 2003, qui a permis aux chiites irakiens, pour la première fois de leur histoire, d'accéder au pouvoir.

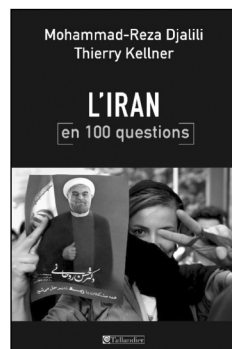
» En ce qui concerne la Syrie, les Iraniens fournissent au président Bachar el-Assad des moyens financiers, des armes et des conseillers techniques et militaires. L'Iran se sent très redevable au régime syrien. C'est le seul Etat arabe qui est resté son allié depuis la révolution islamique, même durant la guerre Iran-Irak. C'est aussi à travers la Syrie que l'Iran a pu former le Hezbollah au Liban. Si Bachar el-Assad tombe, les Iraniens perdront plus de trente années d'investissement dans l'axe Téhéran-Damas-Beyrouth qu'ils ont créé. Ce positionnement dans le conflit syrien n'est pas nécessairement bien vu par le peuple iranien, qui ne voit pas pourquoi le gouvernement ne s'occupe pas en priorité des difficultés économiques de sa propre population avant de soutenir le régime syrien ou le Hezbollah libanais ! Les Etats font de la géopolitique, mais les gens n'en vivent pas. »

**L. B.**

Vient de paraître :

**Mohammad-Reza Djalili et Thierry Kellner**

*L'Iran en 100 questions*  
Paris, Tallendier 2016,  
384 p.



# Il est une foi

●●● **Patrick Bittar**, Paris  
Réalisateur de films

## *Il est une foi*,

Rendez-vous cinéma  
de l'ECR,  
du 27 avril au  
1<sup>er</sup> mai 2016,  
aux cinémas du Grütli  
(Genève)

« *Journal d'un curé de  
campagne* »

Pour la deuxième édition d'*Il est une foi*,<sup>1</sup> l'Eglise catholique romaine - Genève (ECR) donne rendez-vous à la population autour d'un riche programme : « 16 films, des débats et de belles occasions de rencontre ».

Gérald Morin, qui fut pendant six ans l'assistant de Fellini, est le directeur artistique de la manifestation. Il explique les choix de cette édition, présentée sous le titre de *Trouble* : « Après avoir axé la programmation l'année dernière sur la période du Moyen Age, l'idée est de proposer une réflexion, à partir du cinéma, sur la situation de la religion catholique dans nos sociétés civiles : ce qu'elle apporte, comment elle est vécue de l'intérieur, les limites de l'institution quand elle est liée au pouvoir, etc. » Une situation qualifiée globalement de *trouble*.



Ce trouble relèverait en particulier de la position solitaire du prêtre face à la société : que ce soit la solitude des jeunes prêtres envoyés dans les villages il y a un siècle (*Journal d'un curé de campagne*) ou dans les paroisses urbaines de nos sociétés sécularisées (la série *Ainsi soient-ils*) ; ou la solitude de ceux qui quittent un environnement « confortable » pour des déserts spirituels (*La Messe est finie*). « Quand il retourne en ville, le prêtre doit réinventer une manière de communiquer l'indicible, l'atemporel. Ce qui est devenu difficile dans nos sociétés régies par l'argent et mues par le rendement immédiat », remarque Gérald Morin, pour qui, plus généralement, toute vision empreinte de transcendance est aujourd'hui de facto une « vision trouble » car « politiquement incorrecte ». Et lorsque le religieux vit en congrégation, c'est la paix de la vie en clôture qui peut être « troublée » quand l'environnement devient carrément hostile : les révolutionnaires français (*Le dialogue des carmélites*) ou les islamistes algériens (*Des hommes et des dieux*). *Trouble* encore est la « zone », ce lieu mystérieux où se dirigent l'écrivain et le scientifique guidés par le *Stalker*, dans un monde futuriste agonisant. Pour le réalisateur Gérald Morin, « les grands auteurs choisis, croyants ou pas, ont une certaine vision de l'humanité » ;

1 • [ecr-ge.ch/ilestunefoi](http://ecr-ge.ch/ilestunefoi)

vision selon laquelle le cheminement existentiel ne serait pas un long fleuve tranquille en présence du Sauveur, mais passerait par de longs tunnels de doute et de solitude. Ainsi à la solitude papale dans les palais du Vatican (*Habemus papam*) répondrait celle de l'enfance outragée au fin fond d'un petit village français (*Mouchette*)...

## Trois chefs-d'œuvre

*Il est une foi* présente de grands films qui conjuguent puissance artistique et souffle spirituel. Parmi eux se détachent trois chefs-d'œuvre : *Le journal d'un curé de campagne* (1951) du catholique français Robert Bresson, une adaptation du roman de Georges Bernanos qui hausse le septième art au niveau de la grande littérature et offre une des plus belles scènes de confession jamais réalisées ; *Ordet* (1955) du protestant danois Carl Theodor Dreyer, avec la scène de miracle la plus bouleversante de l'histoire du cinéma ; et *Stalker* (1979) de l'orthodoxe russe Andreï Tarkovski, trip hallucinatoire travaillé par les questions du désir, de l'espoir et de la croyance dans un monde techniciste. Ces trois films et leurs auteurs géniaux sont en quelque sorte des incontournables du cinéma chrétien.

Signalons encore deux autres adaptations de Bernanos, diamants noirs d'un cinéma de la foi, fort et tourmenté : *Mouchette* (1967) de Robert Bresson et *Sous le soleil de Satan* de Maurice Pialat (1987), avec Gérard Depardieu, Sandrine Bonnaire et Pialat lui-même. La sélection propose également des films très mineurs, qui n'ont pas les qualités artistiques et spirituelles précitées. Si aucun ne relève d'un cinéma évangéliste, du type « catho neu-

neu », on y trouve en revanche des productions à message anti-catho de facture « neuneu », comme la série française *Ainsi soient-ils*, à laquelle le festival consacre une journée entière en en diffusant la troisième saison. Trop écrite, et par des auteurs qui manifestement ne connaissent pas l'Eglise catholique (*Ainsi ne sont-ils pas* aurait été un titre plus idoine), affichant un casting révélateur (Jean-Luc Bideau en prêtre...), mal interprétée, cette série m'évoque les propos de Jean Collet : « Celui qui écrit la trame d'un film à venir, que cherche-t-il ? Les choses ou l'âme des choses ? Les choses, la matière à faire un bon film, ou la profondeur secrète de n'importe quelle chose ? A ce stade où l'œuvre s'ébauche, c'est ce choix qui révèle la spiritualité de l'acte créateur. Ou l'absence de spiritualité. »<sup>2</sup>

*Il est une foi* offre aussi deux très bons films d'animation, lors de séances matinales à destination d'un public scolaire ou familial : *Persepolis* (2007), inspiré de la bande-dessiné autobiographique de l'iranienne Marjane Satrapi, et *Kirikou et la sorcière* (1998), le premier long-métrage de Michel Ocelot, dont l'œuvre à la ligne pure, aux couleurs somptueuses et aux personnages attachants, sert un message toujours humaniste.

Enfin, « une semaine avant le festival, précise encore Gérard Morin, il y aura des projections en dehors des salles du Grütli : dans une prison, probablement, et un EMS<sup>3</sup>. »

**P. B.**

2 • Jean Collet et Michel Cazenave, *Petite théologie du cinéma*, Paris, Cerf 2014, 208 p.

3 • Etablissement médico-social.

La projection du film *Habemus papam* du mercredi 27 avril, à 18h15, sera suivie d'un débat à 20h,

avec  
Pierre Emonet sj,  
directeur de *choisir*

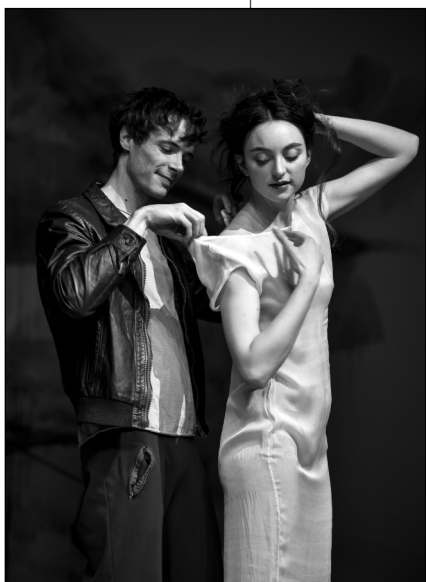
# Drames, grands et petits

●●● **Valérie Bory**, Lausanne  
journaliste

## **La Mouette d'Anton Tchekhov**

production Théâtre  
Vidy-Lausanne,  
au Théâtre de l'Odéon,  
Paris, du 20 mai  
au 25 juin.  
Tournée en préparation

« La Mouette »



Dans *La Mouette*, l'art du metteur en scène Thomas Ostermeier, directeur de la Schaubühne de Berlin, est de restituer les personnages qu'Anton Tchekhov a créés avec leurs illusions et leur profondeur - ou leur vide -, dans le cadre minimaliste du théâtre moderne auquel il croit. La mouette, c'est la jeune Nina, dont l'élan est brisé par des adultes cyniques et arrivistes, comme l'écrivain Trigorine et l'actrice Arkadina. Nina aspire à être comédienne et à réussir à Moscou. Son amoureux, jeune écrivain épris d'absolu, lui écrit une pièce dont la représentation a lieu devant la *datcha* du vieux Sorine, où

une petite coterie d'amis parle théâtre, littérature, soucis d'argent et joue aux cartes. Quant à l'amour, il est l'un des nœuds de la pièce : il s'adresse à la mauvaise personne, il n'est plus là, il fuit. L'amour est une succession de ratés qui finissent tragiquement.

La pièce du jeune Treplev, qui veut bousculer le théâtre traditionnel, fait un flop auprès de la petite bande emmenée par la mère de Constantin, ancienne actrice qui continue à se prendre pour une diva et qui n'a que des sarcasmes pour la création de son fils, tout en ridiculisant sa jeune actrice.

L'art est l'arrière-fond sur lequel tout se joue : les passions, les conflits, les illusions, les discussions. Entre anciens et modernes, entre deux générations, l'une blasée et l'autre qui attend encore tout de la vie. Nina, dans la pureté de sa jeunesse, s'identifie à la mouette, à sa blancheur. Elle sera sacrifiée comme l'a été la mouette, la vraie celle-là, tirée par Constantin, qui regrette aussitôt son geste en posant l'oiseau mort aux pieds de Nina.

Nina s'éprend de l'écrivain Trigorine, déclenchant ainsi son propre destin. C'est la perte des illusions, qui volent haut dans le ciel comme les oiseaux et se fracassent contre le mur des idées reçues, contre les certitudes castratrices de ceux qui sont « en place ».

A côté des couples Nina-Konstantin et Arkadina-Trigorine, se côtoient sans se voir Medvedenko et Macha, amoureuse de Constantin. Elle, toujours en noir : « Je suis en deuil de ma vie. Je ne connais pas le bonheur », et lui qui ne la comprend pas et ennuie tout le monde avec ses économies de bouts



de chandelle. Le vieux Sorine, qui va vers sa fin, propriétaire de la *datcha*, ne cesse de dire qu'il veut vivre alors que ses amis le voient déjà mort.

Au début de la pièce, on assiste à un dialogue « off » entre les comédiens qui posent le problème des migrants actuels. Un lien avec Tchekhov, très engagé, qui écrivait sur le baigneur de Sakhaline : « Qui est allé en enfer voit le monde et les hommes d'un autre regard. »

J'ai dit au début théâtre minimaliste. Les changements d'actes sont signifiés par des notes égrenées par une guitare électrique et des mélodies chantées, dans un coin de la scène. Les comédiens sont sur le plancher de la *datcha*, avec seulement des chaises et des tables (modernes et banales) durant toute la représentation. Donc ils se surpassent. Dans cette nudité, le spectateur doit imaginer le décor de la pièce : le lac au loin, la *datcha*, le parc, évoqués par les mots seuls. Un tableau - un paysage - est peint par une artiste sur la paroi du fond et sera recouvert de noir à la fin de la pièce. Admirable transposition du climat tchekhovien.

## Caligula

« Maintenant je sais. Ce monde tel qu'il est fait, n'est pas supportable. J'ai donc besoin de la lune, ou du bonheur, ou de l'immortalité, de quelque chose qui soit dément peut-être, mais qui ne soit pas de ce monde. » Albert Camus a fait du monstre Caligula un homme qui s'interroge sur le sens de sa vie, entre un meurtre et une confession sur son mal-être. Existentiel ? C'était à la mode au temps de Camus.

Tyran au pouvoir absolu, d'abord aimé, puis haï, Caius César, surnommé Caligula, comme le retrace l'historien Suétone, sera assassiné au bout de trois ans de règne. Cet homme, qui est allé au delà du bien et du mal - à ses yeux, deux absolus grandioses -, déroule ses crimes et nous fait part de ce qui le pousse à la noirceur.

Devant l'incompréhensible, ses proches murmurent qu'il est déboussolé par la mort de sa sœur. Avançant dans les affaires de son règne par l'élimination systématique, bien qu'improvisée au fil de son humeur, il fait table rase en tuant sans distinction, le coupable comme l'innocent. Sauf sa maîtresse Caesonia (Paola Landolt, excellente), qui le comprend si bien et qui mourra la dernière. Presque en sacrifice.

Commentant ses actes avec une ironie cinglante : « Tu feras fermer les greniers publics. Demain il y aura famine ! ordonne-t-il. - Mais c'est un fléau ? se hasarde quelqu'un. - Eh bien demain il y aura fléau ! », ce cynique, visionnaire en politique, lance : « Gouverner c'est voler. » Les patriciens, qui savent que les attend une mort violente, commentent : « Juges, témoins, accusés, tous condamnés à l'avance (...) Un jour il sera seul dans un Empire plein de morts. »

Une pièce troublante, épure de la barbarie. Frank Michaux, qui incarne Caligula, est devant nous dans toute sa fureur et sa sensualité. Un jeu plein de force mais trop vociférant, comme la plupart des rôles masculins, du moins dans le tout petit théâtre Pulloff à Lausanne ! Dommage, la pièce aurait gagné en subtilité par des nuances de jeu.

## Caligula d'Albert Camus

mise en scène  
Jean-Gabriel Chobaz,  
au Théâtre de Valère,  
Sion, le 12 avril ;  
Théâtre de l'Alchimic,  
Carouge,  
du 25 mai au 4 juin

## La Corneille

Une jeune femme rentre de son travail et trouve une corneille dans son loft. Car Julie est branchée, elle est informaticienne, mange bio et fait du yoga. Elle a une voisine, dont l'auteure nous dit qu'elle est lesbienne (très bien, et alors ?), qui sonne à sa porte pour emprunter de l'anis étoilé ou du tofu et raconter ses peines de cœur.

Cris et bruissement d'ailes de la corneille préludent au dévoilement de la cohabitation entre soi et ses souvenirs. Sur scène, Christine Vouilloz, formidable comédienne, capable de se transformer selon les différents rôles qu'elle interprète, raconte : « Ça a commencé comme ça. Une corneille volait au-

dessus de ma tête en poussant des cris. Message de mort ! Les lumières allaient-elles s'éteindre sur l'Amérique ? Ou était-ce de ma propre fin qu'il s'agissait ? J'ai toujours pensé à la mort. Je mourrai au milieu d'une phrase comme un insecte qui s'écrase sur le pare-brise d'une voiture... » On saisit le ton, léger, plein d'un humour poétique. Telle est la langue de la Québécoise Lise Vaillancourt, qui signe cette pièce.

Julie écoute son répondeur. On entend la voix de sa mère, guirlande de reproches, de non-dits enfin dits, de souvenirs douloureux d'une génitrice et épouse insatisfaite, qui se déverse sans fin dans le téléphone. Julie est au bord de la crise de nerfs lorsqu'une femme en noir débarque la valise à la main : « Peux-tu me loger ? » C'est la mère.

Sur ce thème mère-fille - éminemment psychique - la pièce se déroule sur un rythme haletant. La mère apparaît puis disparaît, suscitant les angoisses de la fille. La voilà dans le réfrigérateur. « Maman, sors de là, tu vas prendre froid ! » Puis la voilà dans la cuisinière : fantasma tellement bien vu ! Comme les chaises : une toute petite et une grande... Mère abusive mais aimante. L'amour pèse d'un poids qui étouffe, voilà le message !

Enjoué et profond. La découverte de cet auteur inconnu ici est un bonheur. Avec une mise en scène subtile pour la nuit, pour le jour, les deux pôles de l'esprit de Julie.

**V. B.**

### La Corneille de Lise Vaillancourt

par la Compagnie  
Marin,  
au Théâtre du  
Crochetan Monthey,  
du 15 au 17 avril ;  
Théâtre Benno  
Besson,  
Yverdon-les-Bains,  
le 21 avril

« La Corneille »



# Jean Dubuffet

## Suisse d'adoption

●●● **Geneviève Nevejan**, Paris  
journaliste et historienne d'art

La Suisse célèbre en Dubuffet l'un des siens, non que l'artiste fût un compatriote, mais il trouva en terre helvétique une compréhension de ses propres créations et de celles qu'il percevra dans « l'art des fous ». Pas une, mais pléthore d'expositions pourraient être dédiées à celui qui fut à la fois peintre, écrivain, collectionneur et polémiste. Le double hommage rendu par la Fondation Beyeler au paysagiste et par la Collection de l'art brut de Lausanne au généreux donateur illustre ses talents multiples.

A considérer ces deux expositions, on se surprend toutefois à saisir la profonde cohérence qui lie les nombreuses facettes de la personnalité de Jean Dubuffet. On perçoit même, à la faveur de ce dialogue, le rôle déterminant de l'art brut dans la lente et difficile gestation de l'œuvre personnelle de l'artiste.

### Une terre d'élection

« J'aime l'embryonnaire, le mal façonné, l'imparfait, le mêlé, avouait Jean Dubuffet en 1945. J'aime mieux les diamants bruts, dans leur gangue. » Il donnait le ton de ce qu'il poursuivra sa vie durant, en lui et chez les autres créateurs, fussent-ils dotés d'affections mentales et dépourvus de sens commun.

Le voyage qu'il entreprend en Suisse la même année est devenu historique. Il y avait séjourné vingt ans plus tôt et en avait apprécié, dit-il, « une sorte de distance à l'égard de la culture. Ils sont plus internationaux, moins inféodés à une culture officielle ».

La Suisse était déjà le terreau de ce que Dubuffet baptisera du vocable d'*art brut*. Adolf Wölfli y était exposé aux côtés de dessins d'enfants et de créations médiumniques, à Genève, Bâle et Winterthur, et cela dès 1929. Même si ces manifestations suscitaient souvent l'indignation, elles permettront à Dubuffet de découvrir Adolf Wölfli, mais aussi Aloïse, ces futurs ténors de l'art brut qui constitueront le noyau de sa collection.

Dubuffet entretenait aussi depuis deux décennies des liens épistolaires avec le critique d'art suisse Paul Budry, qui lui avait offert *Expression de la folie*, du psychiatre Hans Prinzhorn. « Les images du livre, indique Dubuffet, m'ont montré le chemin et elles ont eu sur moi une influence libératrice. » En 1945, Paul Budry organise son fameux séjour, avec notamment la rencontre de Walter Morgenthaler qui lui fait découvrir Henrich Anton Müller. Il s'émeut en découvrant les dessins de Louis Soutter. Dès lors, Dubuffet cherchera en cette terre étrangère et d'abord chez les autres ce qu'il trouvera ensuite en lui-même.

expositions

### **Jean Dubuffet. Métamorphoses du paysage,**

jusqu'au 8 mai 2016,  
Fondation Beyeler,  
Riehen

### **L'art brut de Jean Dubuffet. Aux origines de la Collection,**

jusqu'au 28 août 2016,  
Collection de l'art brut,  
Lausanne

La Collection de l'art brut se propose de faire revivre un autre moment historique : la grande exposition consacrée à l'art brut par la galerie René Drouin (place Vendôme à Paris) en 1949. Y étaient réunis soixante-trois créateurs. La manifestation fut un succès, attirant peintres, écrivains, éditeurs, ethnologues et critiques, parmi lesquels Henri Michaux, Tristan Tzara, Joan Miró, Claude Lévi-Strauss et André Malraux. Dubuffet signera à cette occasions un texte au titre manifeste : *L'art brut préféré aux arts culturels*.

## Genèse d'une collection

Quatre années cruciales séparent ces deux événements historiques qui nouent le destin de la future collection. Dès 1948, Dubuffet fait part de son désir de la léguer à une fondation.

« Jean Dubuffet dans le Jardin d'hiver à Périgny-sur-Yerres », 1970



Dans les années 70, les propositions se multiplient. En France, elles émanent du ministère de la Culture et du musée des Arts décoratifs, mais aussi d'Allemagne, d'Autriche et des États-Unis. C'est à Lausanne, où est née l'aventure de l'art brut, que sera accueillie la donation.

« Il semble, écrivait encore Dubuffet, qu'il règne en Suisse plus qu'ailleurs une disposition à aborder des productions d'art dépourvues de brevets, en toute fraîcheur du regard ; le conditionnement culturel est là moins contraignant. » La Suisse s'imposait d'elle-même du fait que tant de personnalités dans sa collection étaient d'origine suisse.

L'appellation de *Collection de l'art brut* est préférée au terme de *musée* que Dubuffet abhorrait. Hostile à la mondanité, « très peu sociable », ainsi qu'il se qualifiait lui-même, il visite la veille de l'inauguration, en toute discrétion, ce lieu improbable qui se veut et est une sorte d'anti-musée, bien qu'il constitue rétrospectivement la pierre fondatrice d'une reconnaissance d'un pan entier de la création. Jamais artiste n'a défendu aussi haut et fort des choix d'une radicalité audacieuse, ni peut-être mené de lutte aussi acharnée pour des œuvres qui n'étaient pas les siennes. Il y avait peut-être, dans cette ténacité, l'aveu d'une dette envers ceux auxquels il devait tant. A l'âge de 40 ans, Dubuffet opère ainsi une rupture radicale avec toute forme de tradition. On le savait rétif au passé. Il demeura longtemps paralysé par l'idée que l'art devait imiter le réel. En découvrant les créateurs de l'art brut en Suisse, Dubuffet s'engage à n'accepter de leçon de rien ni de personne.

## Paysage de Dubuffet

La Fondation bâloise s'associe logiquement à cet hommage en raison des liens qui se sont tissés entre Dubuffet et Ernst Beyeler. Rencontré dans les années 50 grâce au collectionneur Jean Planque, le marchand avait signé avec la galerie parisienne Jeanne Bucher un contrat d'exclusivité qui les lia de 1964 à 1971.

Présentée à la Fondation, *L'Hourloupe* est l'œuvre maîtresse de cet accord dont les deux galeristes partageaient l'exclusivité. Avec cet ensemble est né, en l'espace de douze ans, le cycle le plus vaste que l'artiste ait conçu et pour lequel il inventa un néologisme ambigu. Il dépassait l'épaisseur généreuse de la matière qui caractérisait déjà ses peintures, pour conquérir l'espace de la troisième dimension. Avec le spectacle *Coucou Bazar*, il ajouta la musique, le langage et la danse à son art et conçut ainsi une œuvre d'art totale.

Au-delà de *L'Hourloupe*, l'exposition bâloise offre un panorama très vaste de l'œuvre de Dubuffet, voire rétrospectif, bien qu'elle s'appuie sur le seul thème du paysage. Ce dernier domine, il est vrai, l'ensemble de la carrière de celui qui se plaisait à dire : « Tout est paysage. » Les *Gardes du corps* de 1943 était à ses yeux une charnière. Œuvre de rupture, présentée à la Fondation, elle abolit l'illusionnisme dans le traitement caricatural du visage et du torse et affiche une vision qui pourrait être celle d'un enfant. Le peintre y renonce à la vision rétinienne et à la perspective rationnelle. Le clair-obscur, les ombres portées et le relief disparaissent en aplatissant rageusement les silhouettes.

Dans les années 20, le peintre situait déjà la figure humaine dans un pay-

sage. Vingt ans plus tard, il réinvente le genre en des termes profondément novateurs. *Le Bocal à vache* de 1943 prône un dessin volontairement enfantin, qui affiche crânement une méconnaissance de la perspective. La vache est aussi grande que la maison, mais qu'importe ! Prime durant cette période l'intensité chromatique d'un vert qui exclut le dégradé qu'imposerait la vision rétinienne.

## L'œuvre pour elle-même

On retrouve cette frontalité dans *Façades d'immeubles* (1946), sans l'éclat des couleurs noyées ici dans la grisaille urbaine. Dans son quadrillage, la peinture accuse les apports de la leçon de Klee, qui l'encourageait à renouer avec le regard innocent et dépourvu de toute culture de l'enfant. Son goût du primitif le conduit dans ses *Topographies* et autres *Matériologies* des années 60 à ne plus retenir que la Terre, qu'il célèbre comme une divinité, ainsi que l'annonce volontiers les titres *dormition* ou *Messe de terre*.

La matière triturée, les griffures et grattages vont peu à peu envahir la figure humaine. Il continue son offensive contre une conception stéréotypée de la beauté, qu'il applique au portrait avec *Monsieur Plume pièce botanique*, et au nu de ses *Corps de dames* ainsi qu'il les nomme. Il s'en prend encore à l'histoire de l'art qui a inventé le concept de muse, et s'ingénie à n'avoir pour seule inspiration que la peinture elle-même. Une œuvre inédite qui ne renvoie qu'à elle-même naîtra de ce renoncement au passé de l'histoire de l'art. « L'art des fous », qu'il collectionna passionnément, lui avait indiqué la voie à suivre.

G. N.

# Une littérature impure

●●● **Gérard Joulé**, *Epalinges*  
Ecrivain et traducteur

**Henry Miller**,  
*J'suis pas plus con  
qu'un autre*,  
Paris, Buchet Chastel  
2015, 60 p.

Des goûts et des couleurs en littérature, de leur bien-fondé ou de l'inanité ou de l'inutilité des jugements littéraires : sur quel critère sont-ils fondés ? Le goût change, l'homme aussi. Ce que l'on aimait hier, l'aimera-t-on aujourd'hui ? Relit-on ce qu'on a aimé enfant ? Finit-on toujours les lectures commencées ? Se souvient-on même de ce que l'on a lu ? Où finit le bavardage ? Où commence la littérature ? L'enfant distingue-t-il entre la grande et la moins grande littérature ? Ces distinctions ne sont-elles pas le fait d'adultes rassis, de dégustateurs un peu blasés qui n'ont plus grand appétit.

En littérature comme ailleurs, rien ne remplace la faim. Et quand on a très faim, comme c'est souvent le cas des enfants, peu importe au fond le plat qu'on nous sert. Je sais bien que Valéry disait ne pas écrire pour la jeunesse, contrairement à Gide qui la courtisait comme un homme politique courtise son électorat. Et l'on peut comprendre les raisons de Valéry et apprécier la haute idée qu'il se faisait du métier de littéraire, de penseur et de versificateur (terme qu'il préférait à celui de poète). Mais Valéry n'avait probablement jamais été enfant. En quoi il appartenait bien à notre monde classique, et l'on comprend pourquoi il n'aimait ni Dickens ni les romans.

Cette vie désordonnée, aventureuse, impure et tumultueuse des passions et des sentiments n'était pas le fait d'un philosophe rationaliste ou d'un pur esprit.

## Dompter le sauvage

D'ailleurs qu'est-ce que la littérature ? Et qu'est-ce qu'un écrivain ? Montaigne, Pascal, Madame de Sévigné, Madame de La Fayette se considéraient-ils comme des écrivains ? Sûrement pas. Qui décide de la valeur d'un livre ? Le commerce et les professeurs. Autrement dit les « connaisseurs », les spécialistes. Abolissez le commerce, l'école et l'université, et la littérature redeviendrait ce qu'elle doit être, un divertissement sans doute, mais plus que cela : une chose secrète, clandestine, cachée comme une passion sauvage ou une maladie honteuse.

L'école et la société, l'université et je dirais même l'Eglise ont pour fonction de blanchir ce qui est sale et de civiliser ce qui est sauvage. Et il en sera toujours ainsi. On ne peut pas exposer au grand jour ce qui par essence doit rester caché. Et le véritable lecteur, c'est l'enfant qui lit en cachette de ses parents et de ses maîtres, au risque de se faire sévèrement punir. Non que l'école ne doive exister. Mais elle ne

devrait enseigner que les matières enseignables : apprendre à lire, à écrire, à parler correctement, la grammaire, la logique, les mathématiques, les sciences. Le reste n'est pas de son ressort.

S'il n'y avait pas de professeurs et de critiques pour juger et classer les « auteurs » comme des sportifs en fonction du nombre de livres vendus et des gains encaissés, nous ne vivrions assurément pas dans ce monde où tout est calculable et quantifiable. Et voyez comme on catégorise : auteurs, lecteurs, public, lectorat... Etre simplement un homme resté enfant, un divin imbécile qui n'entend rien aux chiffres et aux lois du commerce aujourd'hui ne suffit pas. Combien de gens auraient lu tel ou tel écrivain si les assourdissantes trompettes de la renommée n'avaient pas claironné leurs noms à leurs oreilles. Et on trouve bon ce qu'on vous a dit être bon. Faites lire à un lecteur moyen une page prise au hasard d'un auteur connu des temps passés sans révéler son identité et vous serez surpris. Et là l'esprit critique qui devrait s'exercer fait le plus souvent défaut. En matière littéraire comme ailleurs, rares sont les esprits libres qui se moquent du jugement d'autrui, des siècles ou du plus grand nombre.

Telles sont quelques-unes des réflexions qu'a suscitées en moi la lecture d'un tout petit livre sans prétentions - un livre tout d'humeurs et d'impressions - d'Henry Miller, le célèbre auteur de *Tropiques du Cancer*, de *Sexus*, *Plexus*, *Nexus* et de *Piaffe au Paradis*, célèbre également par son notoire compagnonnage avec Anaïs Nin, la prêtresse de Vénus (laquelle planta elle aussi sa tente ou son temple sur les bords de la Seine, du temps où l'obsession sexuelle ne s'était pas encore démocratisée, et qui, fuyant l'Améri-

que puritaine, s'installa à Paris au milieu des années 30), le seul de ses livres écrit directement en français et qui porte le titre assez plaisant de *J'suis pas plus con qu'un autre*.

## Une explosion de joie

Pour continuer dans cette veine, je dirais que la littérature n'est pas importante. Elle n'a que l'importance d'un jeu d'enfant. C'est-à-dire aucune sur le plan commercial, professionnel, utilitaire, monnayable qui règle la vie adulte. Or, si un jeu était important, il cesserait d'être un jeu. Si un enfant était important, il cesserait d'être un enfant. Et c'est justement de ce royaume perdu que nous entretenons la littérature et que devrait nous entretenir aussi la religion si elle cessait de se prendre au sérieux et de se considérer comme une chose importante. Mais probablement que Jésus, Paul et Dostoïevski n'ont pas complètement réussi à briser les tables de la loi.

Acceptons donc la faiblesse humaine et remercions Henry Miller de nous donner comme tout un chacun son opinion sur les écrivains qu'il a lus et aimés, et sur ceux qu'il a presque détestés car ils n'étaient visiblement pas faits pour lui. Un homme aime une femme qui laisse insensible son voisin. Mais l'homme terriblement épris se gardera bien de vanter à ses amis les charmes de sa maîtresse. Il aurait trop peur de se la faire souffler. Encore une fois les goûts des uns ne sont pas ceux des autres. Et les goûts peuvent changer.

Ce qu'Henry Miller aime dans la littérature, c'est son désordre, son côté absurde et dionysiaque, son incompatibilité absolue avec la vie sociale et laborieuse. La littérature est pour lui le

contraire du travail, j'entends du travail utile. C'est une explosion de joie ou de terreur. Et là ses goûts peuvent aller de Lewis Carroll à Dostoïevski, Rimbaud ou Rabelais. Tous ceux qui, loin de travailler comme l'abeille à la ruche à sa construction et à sa conservation, prennent un malin plaisir à donner un grand coup de pied dans la fourmilière humaine.

Miller n'est arrêté par aucune considération de mode ou de religion. Il chérit autant les philosophes taoïstes, qui étaient en réalité des gueux qui cou-raient les chemins de la vieille Chine, mendiant leur maigre pitance aux portes des temples et se méfiant comme de la peste des princes, des grands, des hommes d'argent et de pouvoir, qu'un François d'Assise créant un ordre pour les athées et composant un poème d'amour à la mort, sa petite sœur, et au temps, son petit frère, qu'une Marie Corelli écrivant *Les tristesses de Satan*, un Walt Whitman ou un Joseph Delteil dont la *Jeanne d'Arc* avait ravi en son temps les surréalistes, pourtant peu friands de bondieuseries. Il n'est donc pas étonnant de le voir débiner le *Cimetière marin* de Paul Valéry, sans d'ailleurs aucune méchanceté pour son auteur, lequel eût, peut-être (ce premier de classe, ce byzantin !) traité Miller de vandale et Nietzsche d'hystérique. Mais Byzance a du bon, ainsi que les Vandales ! Une orgie de cérébralité a du charme, comme la raison conduite aux portes de la folie et le langage se consumant dans le silence, comme les ailes d'Icare fondant aux rayons du soleil. Les imbéciles sont le sel de la terre, comme dit l'Évangile (mais non les théologiens). Et Valéry qui disait que la bêtise n'était pas son fort ! Il est vrai qu'entre bêtise et imbécillité, il y a un fossé.

Autre bête noire, ni trop bête ni trop noire : Mozart. « Mozart, c'est de la perfection, je n'ai rien à voir avec l'un ni avec l'autre. » (D'une manière générale, le XVIII<sup>e</sup> siècle, siècle policé par excellence, l'agace.) Ou encore ce puritain de Ruskin qui s'était permis de détruire certaines toiles de Turner qu'il jugeait obscènes.

## Folie concentrée

Ce qu'aime surtout Miller, et qui fait en réalité la matière de ses livres, c'est l'amour. L'amour profane ou sacré, l'amour des anges et des démons, l'amour honteux et caché du collégien et du vieillard (Kawabata fait naturellement partie du son Panthéon), l'amour des puissants et des impuissants, l'amour scélérat comme l'amour innocent, l'amour violent des saints pour le bon Dieu et des hommes pour les femmes. Bref l'amour de ces divins idiots que sont les clowns, les saints, les fous et les poètes. Ceux qui ne sont au courant de rien, qui traversent la vie sans rien comprendre, ne voyant que le Ciel et l'Enfer, ou encore ceux qui deviennent fous parce qu'ils ont tout compris. Ceux-là sont chers à son cœur.

Un livre court et bien enlevé est toujours un bienfait des dieux. Un évangile ne fait qu'une trentaine de pages, trente pages de folie concentrée, trente pages bourrées de dynamite. Mais la glose, la philosophie et le journalisme, eux, n'arrêtent pas leur bavardage !

G. J.



# De la poésie théâtre

*Le Spleen de Satan* est un savant mélange de deux genres, la poésie et le théâtre. Après *d'Amour, de Mort et d'Infidélité* en 2012, notre mystérieux poète reprend la forme du dialogue poétisé qu'il avait déjà employée pour donner son interprétation personnelle de la fin de Tristan et d'Yseult. La première page, avant la levée du rideau, fait penser au prologue du jongleur qui annonce au public « l'étrange histoire » qu'il chantera, celle des mortels et des dieux, celles de « l'âme à ses démons livrée. » Mais ce qui suit est plus proche du théâtre de Racine que d'une chanson de Geste. Des dialogues en alexandrins entre l'Ame, l'Ange et Satan, qui sont ici personnifiés, nous amènent au cœur même du mystère de l'homme qui est « Abel et Caïn issus du même père ».

Dans l'esprit de Sylvoisal, le combat entre le bien et le mal laisse une empreinte ineffaçable sur l'âme humaine. « Vous deux qui dans mon cœur sans cesse bataillez... », dit l'Ame. Et Satan qui constate avec lucidité que « Jour et nuit, vie est mort, noir et blanc se repoussent / Et s'accouplent et tout s'allie à son contraire / Et la haine en amour peut changer son visage / Comme au ciel tout d'un coup on voit poindre l'orage. »

On retrouve ici un des leitmotifs de cette poésie inspirée de mystique médiévale, pour laquelle il ne fait pas l'ombre d'un doute que l'existence et l'action de Satan sont indispensables à l'économie du Salut. En combattant le Mal, l'homme chrétien combat une

partie de lui-même. C'est cela que résume Satan quand il dit en s'adressant à l'Ame : « Tes saints ont éprouvé la force de mon bras / Et tous ont succombé à mes tentations / Aucun n'a refusé de mordre à l'hameçon. »

## Actéon

*Actéon* s'inscrit dans l'autre versant de l'univers du poète. Tandis que *Le spleen de Satan* est d'inspiration chrétienne, son dernier recueil, paru l'automne dernier, puise dans la mythologie grecque. Le héros éponyme épiait Artémis, divinité grecque de la chasse, pendant qu'elle se baignait dans la forêt. Insensible à l'amour, Artémis, protectrice de la chasteté, se vouait à la virginité. Mais elle était aussi redoutée pour ses châtiments. La déesse offensée par Actéon le fit déchiqueter par ses propres chiens. Dans ces quatrains en décasyllabes, Actéon médite l'Amour pendant qu'il contemple Artémis dans la forêt où elle se repose : « Es-tu sagesse. Es-tu folie / Es-tu santé ou maladie / Mais qui de nous voudrait guérir / De ce haut mal qui fait mourir. »

Par contraste à l'amour chaste d'Actéon, le poème de la deuxième partie du recueil chante l'amour physique. C'est un chant féminin de la même veine que *Chœur antique* paru en 2014, qui a pour sujet le désir de l'homme vu par la femme.

**Lars Klawonn**

**Sylvoisal,**  
*Le Spleen de Satan,*  
et  
*Actéon,*  
Vevey, Le Cadratin  
2015, respectivement  
68 p. et 30 p.

# Le voile découvert

Sous la direction de  
**Yasmina Foehr-Janssens, Silvia Naef  
 et Aline Schlaepfer**  
 (éd.),  
*Voile, corps et pudeur. Approches historiques et anthropologiques*,  
 Genève, Labor et Fides  
 2015, 288 p.

Le port du voile suscite des débats passionnels. En France, en Belgique, dans certains cantons suisses,<sup>1</sup> des dirigeants politiques estiment que la présence sur leur territoire de femmes qui se couvrent la tête et le visage constitue un danger pour la société et que, par conséquent, ils doivent légiférer. Invoquant la laïcité, l'égalité des individus et des sexes, ils bricolent des lois qui interdisent la « couverture faciale » ; des lois qui, plus que de sanctionner les contrevenantes, amènent à incriminer « l'autre » comme fautier de « choc de civilisations ».

Les éditrices de *Voile, corps et pudeur* admettent que le voile, quelle qu'en soit la variante, témoigne d'une vision patriarcale de la société. Mais elles n'en restent pas là. Elles soumettent à un examen approfondi tant les raisons de son retour dans les pays musulmans et dans les diasporas, que celles du rejet dont il fait l'objet en Occident depuis une vingtaine d'années. Elles estiment indispensable que, « dans ce contexte politiquement et émotionnellement chargé », de nouvelles contributions au débat replacent la problématique dans son cadre anthropologique et historique, pour qu'on puisse dépasser la polémique et poser d'inédites questions.

Aussi donnent-elles la parole à une quinzaine de chercheurs - femmes et hommes, spécialistes des religions, philosophes, sociologues, anthropologues et historiens - qui nous dévoilent, par un voyage à travers les siècles autour du bassin méditerranéen et au

Proche-Orient, les origines lointaines, bien antérieures à l'islam, du port du voile. Ce périple captivant nous fait découvrir comment les prescriptions vestimentaires émises par des instances politiques ou religieuses reflètent surtout l'image que celles-ci se font de la place des femmes dans la société.

Yasmina Foehr-Janssens, professeure de littérature médiévale et d'études genre, Silvia Naef et Aline Schlaepfer, respectivement professeure et maître assistante à l'Unité d'arabe, avaient organisé, en 2013, le colloque *Voile, corps féminin et pudeur, entre islam et Occident*. Elles avaient alors fait venir à Genève *Voile et dévoilement*, l'exposition neuchâteloise consacrée à la longue histoire du voile.

La consultation du livre est facilitée par la structuration en trois parties thématiques : *Voile et monothéismes, Corps, pratiques vestimentaires et traditions religieuses* et *Voile islamique et espace public en Europe*. Elles sont suivies d'une quatrième partie en conclusion, où Elisabeth Reichen-Amsler, la commissaire de l'exposition *Voile et dévoilement*, traite la question du genre et des hiérarchies des sexes et exhorte à ce qu'au lieu de fabriquer des ségrégations, nous nous efforcions plutôt de comprendre l'autre et de rechercher ce que nous avons en commun avec lui.

**Anna Spillmann**

1 • Une initiative nationale contre la burqa vient aussi d'être lancée par le Comité d'Egerkingen. (n.d.l.r.)

## ■ Interreligions

**Christophe André, Alexandre Jollien, Matthieu Ricard**

**Trois amis en quête de sagesse**

L'Iconoclaste - Allary, Paris 2016, 496 p.

Le médecin psychiatre Christophe André, le philosophe Alexandre Jollien et le moine bouddhiste Matthieu Ricard, trois compères pratiquant la méditation, se retrouvent en amitié, dans une maison de Dordogne, pour partager les fondements de leur « métier de vivre » et la manière de conduire leur existence ; dans le dialogue, la spontanéité et la détente, l'échange d'expériences et de convictions ; dans l'écoute mutuelle et la profondeur.

Nous voilà embarqués à réfléchir sur l'ego, les émotions, l'art de l'écoute, le corps, la souffrance, la cohérence et la fidélité, l'altruisme, la bienveillance et la compassion, la simplicité, la culpabilité et le pardon, la liberté et la pratique quotidienne... non pas avec des théories, mais toujours en lien avec notre vie. Nous voilà embarqués pour nous poser les questions que tout être humain se pose sur la conduite de son existence, comme si ce livre s'adressait personnellement à chacun. Psychologie, philosophie et bouddhisme convergent vers une sagesse essentielle, pour trouver la joie, le bonheur dans l'altruisme et marcher vers la libération.

Un livre de chevet à déguster lentement, un livre lumineux, un compagnon pour de nombreux jours de réflexion, d'interrogation sur notre art de vivre. Une sagesse pour aujourd'hui qui est tout sauf déconnectée du monde.

Marie-Thérèse Bouchardy

## ■ Théologie

**Bernard Piettre et François Vouga**  
**La Dette**

*Enquête philosophique, théologique et biblique sur un mécanisme paradoxal*  
Labor et Fides, Genève 2015, 236 p.

Une belle surprise que ce duo entre un théologien et un philosophe sur le problème de la dette et de la remise des dettes, tel que nous le rappelle quotidiennement (?) le *Notre Père* : « Remets-nous nos

dettes comme nous les remettons à nos débiteurs », étant entendu que la dette a valeur de fardeau, de soumission, voire d'écrasement.

Je passe sur les travaux d'exégèse (Mt 6,9-15 ; Lc 16,1-13 ; Rm 13,8-10) et de théorisation sociologique et philosophique exemplairement menés, pour m'attacher à une distinction soulignée en conclusion : « Une dette infinie - comme celle que nous devons à quelqu'un qui nous a sauvé la vie - n'a pas à être remboursée ; les mots *grâce* et *gratuité* disent la même chose ; une dette qualitative est éminemment constructive, infiniment humaine. Toute autre dette quantifiable, comptabilisable est par nature finie. Les dettes économiques et juridiques existent nécessairement parmi les hommes. (...) Le propre de la justice, qui consiste à rendre à chacun ce qui est dû, est d'être déterminable et mesurable, et si possible le plus intelligemment possible. Quand en revanche une dette quantifiable se présente comme infinie, en ce sens qu'elle est impossible à rembourser - elle est en réalité faussement infinie, car on continue néanmoins à la comptabiliser -, elle est alors proprement destructrice : infiniment inhumaine. » Ce « faux infini » à la fois m'enchante et m'effraie ; pensons à la dette grecque !

Philibert Secretan

Sous la direction de  
**François-Xavier Amherdt**  
**La lettre aux Galates**

*C'est pour la liberté que le Christ nous a libérés*

Saint-Augustin, St-Maurice 2015, 222 p.

Dans une précédente recension, j'ai présenté *Les psaumes, chemin de prière*. Il s'agissait du premier numéro de la « Nouvelle série » des *Cahiers de l'ABC*. Le deuxième portait sur l'histoire du patriarche Joseph (Gn 37-50). En voici le troisième. Comme le prévoit cette collection, il s'agit de suivre le texte biblique pas à pas et de découvrir des démarches pédagogiques, des suggestions de lecture qui permettent de s'en approprier le contenu.

Cet ouvrage invite à devenir *lecteur* aujourd'hui de cet écrit adressé il y a presque 2000 ans à une communauté en difficulté. Il propose un parcours de découverte du

texte. L'accompagnement pédagogique est porté par une recherche biblique et théologique de qualité. Par exemple, le vocabulaire paulinien est précisé : que signifie *chair, évangile, justification, promesse, Loi, Alliance, faiblesse, liberté en Christ* ? Comment interpréter les paroles de l'apôtre pour nous aujourd'hui ? En n'oubliant jamais que le verset clé de cette lettre est Ga 3,28 : « Il n'y a ni Juif, ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme, car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus. »

Anne Deshusses-Raemy

**Michel Sales et Communio**  
**Le Décalogue**

*Michel Sales et Communio commentent les dix Paroles*  
Parole et Silence/Communio, Paris 2014, 332 p.

Cet ouvrage contient une collection de dix-neuf articles parus dans la *Revue Communio* entre 1992 et 2000. Ils traitent chacun d'une des dix Paroles.

Selon la tradition catholique, le Décalogue, enjeu spirituel de l'humain, est considéré comme la *loi naturelle* sous forme négative. Il s'agit de la négation de ce qui est malheureusement devenu naturel, mais qui n'est que perversion. Or la Loi doit redevenir *naturelle* comme au commencement de la Création, telle que Dieu l'a inscrite au cœur de tout homme. Cette Loi trouve sa formulation positive dans le commandement d'amour de Dieu et du prochain.

Ces articles ne posent pas la question de l'ambiguïté actuelle du mot *nature*, ni celle de savoir si le Décalogue, qui a débouché sur une moralisation croissante et sur un catalogue de péchés et de vertus, est si clair que cela. Ils exposent l'énoncé catholique traditionnel, qui trouve sa source dans les interprétations de Philon d'Alexandrie (II<sup>e</sup> siècle) : les dix Paroles se répartissent en deux tables, les devoirs de l'homme envers Dieu et ceux de l'homme envers l'homme ; elles résument la morale fondamentale et la loi religieuse.

Chacun des articles présentés développe de façon très approfondie un des commandements. Le propos est théologique et théologal. Et comme tout ouvrage de morale, il est d'un abord difficile.

Après le Synode sur la famille et l'ouverture de l'Année de la miséricorde, je me permets de penser que cette réédition d'articles, publiés entre 1992 et 2000, n'a que peu d'intérêt existentiel. Si vivre selon la morale chrétienne c'est s'humaniser toujours plus sous le regard de Dieu, ces exposés doctrinaux ont peu de chance de parler au cœur de l'homme du XXI<sup>e</sup> siècle...

Anne Deshusses-Raemy

■ Eglise

**Académie catholique de France**  
**Laïcité et christianisme**

Parole et Silence, Paris 2015, 90 p.

Ce petit, et plus qu'utile, ouvrage résulte d'une rencontre entre le cardinal Müller et l'Académie catholique de France que dirige Philippe Capelle-Dumont. Le thème de ce colloque est d'une actualité évidente, alors même que la problématique la plus actuelle comprend l'islam et non plus seulement le christianisme.

On remarque rapidement une évidente différence de ton entre le théologien allemand et les intervenants français. Le problème de la laïcité n'a pas les mêmes résonances en Allemagne ou en France, où, par ailleurs, en un siècle, la notion même de laïcité a considérablement évolué. Puis on remarque nécessairement le changement de perspective chez le théologien, soucieux de cerner le rôle de l'Eglise là où la question n'est plus celle des relations entre deux Pouvoirs, mais entre des autorités sociales et morales d'essence différente.

De l'introduction de Philippe Capelle-Dumont, je voudrais retenir ce propos clair et succinct : « La neutralité laïque ne saurait se muer en neutralisation des convictions philosophiques et religieuses. » Ce qui doit être un principe de jugement sur la pratique de la laïcité. Quant à Paul Thibaud et à Pierre Manent, ils ont des réactions très françaises, c'est-à-dire sensibles aux valeurs de cohésion nationale et aux retenues proprement politiques, républicaines, opposées aux catholiques attirés par la réaction. Enfin, Jean-Louis Vieillard-Baron, également très « français », parcourt avec une magnifique aisance tous les aspects d'une neutralité laïque qui peut être bienveillante ou agressive, et distingue fort uti-

lement trois modalités de la laïcité : politique, sociale et philosophique. La plus nécessaire au chrétien étant la neutralité politique.

Philibert Secretan

**Elian Cuvillier**

**Marie. Qui donc es-tu ?**

*Un regard protestant*

Cabédita, Bière 2015, 92 p.

Ce titre reflète parfaitement le thème de l'enquête historico-théologique menée par l'auteur. Ainsi qu'il le précise lui-même dans un « avertissement », le regard que la tradition de la Réforme pose sur Marie est parfois mal connu des protestants eux-mêmes. Il précise en plus que « les Réformateurs n'ont jamais cherché à disqualifier la Tradition de l'Eglise ». Leur théologie s'appuie toutefois sur les témoignages bibliques.

Afin de cerner le personnage de Marie dans le Nouveau Testament, l'auteur a opté pour un parcours chronologique, en commençant par l'apôtre Paul, puis selon les évangiles de Marc, Matthieu, Luc et Jean, enfin selon l'Apocalypse.

Il apparaît rapidement que la personne de Marie dans son humanité est surtout prétexte à affirmer la théologie de chacun des évangélistes. Son statut de « Mère du Christ » permet à son fils d'être totalement homme alors qu'il est totalement Dieu. La très belle prière du *Magnificat* exalte la foi de Marie dans l'humilité que prônent les théologiens.

En fin d'ouvrage, l'auteur évoque les évangiles apocryphes de l'enfance qui ont influencé la piété populaire par leur goût du merveilleux. Quelques pages très intéressantes suivent, qui relisent les commentaires du *Magnificat* de Luther et Calvin.

En guise de conclusion, voici une dernière phrase de l'auteur : *qui est donc Marie ?* En elle-même, la question n'a que peu d'intérêt. Par contre, en répondant à la parole que Dieu lui adresse dans son quotidien, chaque lecteur, comme Marie hier, fournira un élément de réponse décisif à cette question.

Axelle Dos Ghali

---

## ■ Spiritualité

---

**Yvan Mudry**

**L'expérience spirituelle aujourd'hui**

*De l'exil au grand large*

Saint-Augustin, St-Maurice 2016, 156 p.

Avec beaucoup de doigté et de finesse, l'auteur entraîne son lecteur vers un pays où son identité ne se révèle que de se recevoir. Dans un premier temps, l'ouvrage pointe ce qui aliène le chercheur de sens et de vie. Désignant du beau terme « d'étranger du dedans » la condition commune de l'homme devant l'énigme de l'existence, il décrit sa déchirure aliénante, son isolement, son sentiment d'inhospitalité. L'assurer qu'il habite pleinement ce monde et qu'il n'est destiné à nul ailleurs, tel est le mensonge que la société fait entendre pour le rendre sourd aux appels de cet autre lieu. Par le trop plein, le trop vite, le trop d'activisme, l'homme n'entend plus la Source qui murmure en lui. Il en vient à perdre sa langue maternelle, celle qui lui permettrait de répondre à ce cœur qui est sans repos tant qu'il ne demeure en Celui qui l'appelle. Dans une troisième partie, l'auteur décrit alors l'échappée belle en cette quête dont la seule demeure est toujours de cheminer. Le bref itinéraire mystique esquissé retrace les passages nécessaires - la solitude, la disponibilité, l'épreuve - par lesquels le chercheur passe de l'exil au grand large. Etre délivré de soi, heureuse fortune de celui qui est donné à lui-même de s'être quitté !

Empruntant aussi bien aux poètes qu'aux auteurs spirituels, cet ouvrage, par la symbolique de l'étranger réconcilié par un Autre, ouvre des pistes fécondes pour penser la condition humaine en notre temps. Plus que cela : pour entendre et découvrir cet espace intérieur si essentiel à l'homme pour vivre de vraie Vie.

Luc Ruedin

# Cuba, centre du monde

Qui aurait imaginé une chose pareille ? L'année 2016 est celle de Cuba ! Les visites historiques se suivent et ne se ressemblent pas. Les flashs crépitent ; les caméras dévorent chaque seconde de ces moments uniques. On nage dans l'inédit. En février, le pape François et le patriarche Cyrille se retrouvent à la Havane. En mars, Barack Obama y atterrit à son tour.

La rencontre entre les deux dignitaires religieux a quelque chose de vertigineux. Enfin quoi ! N'y avait-il aucun autre endroit sur Terre qu'une dictature communiste tropicale pour servir de cadre à une rencontre entre deux Eglises européennes fâchées depuis un millénaire ? Rome ou Moscou étaient bien entendu éliminées dès le début. Sinon, on aurait eu l'impression que l'un s'inclinait devant l'autre.

*Au delà des contingences politiques et des enjeux stratégiques, je vois une explication toute simple à ce choix caribéen. Le représentant des catholiques et celui des orthodoxes se sont rencontrés sur un territoire inconnu de l'Europe du XI<sup>e</sup> siècle. En 1054, au moment du schisme, le continent américain était dans les limbes de la pensée. D'ailleurs, toute la rencontre de février a été placée sous le signe du non-lieu. La réunion ne s'est pas tenue dans un palais de la Havane, mais dans un salon de l'aéroport José Martí. En zone internationale... Pour sa part, le pape Paul VI avait réussi à mieux ancrer sa rencontre historique avec le patriarche de Constantinople, en 1964. Ils s'étaient serré la main à Jérusalem. José Martí, fondateur du parti révolutionnaire cubain, doit bien rigoler. Dorénavant, son nom est associé au rapprochement entre deux grands courants de la foi chrétienne.*

*Le plus intéressant est que Cyrille lui-même vient d'un monde qui n'existe plus. Il est né à Leningrad en 1946. Aujourd'hui la ville a repris le nom de Saint-Petersbourg et l'URSS a disparu en 1991.*

*L'actualité ressemble parfois à un sketch des Monty Python. Après son passage éclair à l'aéroport de la Havane, savez-vous où le patriarche Cyrille s'est rendu ? En Antarctique ! Il a été invité par l'expédition Antarctique russe à célébrer une messe dans l'unique église orthodoxe du continent à fonctionner toute l'année. Les internautes russes n'ont pas manqué de détourner la photo de Cyrille vêtu d'un gilet de sauvetage rouge, bénissant un attroupement de manchots.*

*Un mois plus tard, le président Obama à son tour a débarqué au pays des cigares. La photo de Air Force One prise depuis les favelas de la Havane a fait instantanément le tour du monde. Aucun président américain en exercice ne s'est rendu à Cuba depuis Calvin Coolidge, en 1928. Coolidge, ça ne vous dit rien ? C'est ce président taiseux qui a laissé faire le système économique américain. Prudemment, Coolidge ne s'est pas porté candidat pour un second mandat. Six mois après avoir quitté la Maison Blanche, Wall Street s'effondrait...*

*Contrairement à Cyrille, Obama s'est rendu (en famille) à la cathédrale de la Vierge Marie de l'Immaculée Conception, joyau architectural baroque, datant du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour casser les stéréotypes, la pluie a accompagné Obama toute la journée. On se serait cru à Londres.*

*Et en avril ? Qui fera le voyage de la Havane ? Imaginez l'impossible, puis pariez que cela arrivera. C'est la seule manière raisonnable de prédire l'avenir:*

**Eugène**



JAB  
CH-1227 Carouge  
PP/Journal

# IL EST UNE FOI

ECR

les rendez-vous cinéma

ÉDITION 2016

# TROUBLE

27 AVRIL — 1<sup>ER</sup> MAI



15 FILMS, 1 SÉRIE  
DÉBATS EN PRÉSENCE  
DES RÉALISATEURS  
[ILESTUNEFOI.CH](http://ILESTUNEFOI.CH)



**ECR** EGLISE CATHOLIQUE  
ROMAINE - GENEVE

*florimont*  
Chaque jour les meilleures  
chances pour demain

partenaire principal



IM - Institutiole Mission  
MI - Mission Intermedia  
MI - Mission Intermedia  
MI - Mission Intermedia

partenaires secondaires

**ATAR**  
MAISON D'EDOUARD 1934



DOMAINE DE BEAUVENT

*Du Rhône*  
**CHOCOLATIER**  
MAISON FONDÉE 1879  
GENÈVE

**ECHO**  
MAGAZINE  
[www.echomagazine.ch](http://www.echomagazine.ch)

partenaire presse